

CE QUE J'AI VU AU MAROC

---

---

LES JOURNÉES  
DE  
CASABLANCA

PAR

GEORGES BOURDON



PIERRE LAFFITE ET CIE, EDITEURS  
90, AVENUE DES CHAMPS ÉLYSÉES  
PARIS



# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE

### LE DRAME DU 30 JUILLET 1907

Les causes.  
Avant le drame.  
Le 30 juillet.  
Après le drame.  
Les Consuls contre le débarquement (1<sup>er</sup> août).  
L'accalmie (2 - 4 août).  
Les impatiences du *Galilée*.  
La nuit du 4.  
Le débarquement du *Galilée* (5 août).  
Défense, bombardement et pillage (5 et 6 août).  
La délivrance.

## DEUXIÈME PARTIE

### LES JOURNEES DE CASABLANCA

I. – 9 - 10 août.

Chez l'amiral Philibert, à bord de la *Gloire*. - A Casablanca. - Du sang et de la mort. - Ce qu'il reste du pillage. - L'odeur. - Combien de cadavres ? – A l'Hôtel de France. - L'escalier pourpre. - Les surprises de Mme Cavaillé. - Au consulat d'Espagne. - Le consulat de France, centre du Gouvernement. - Ce qu'on voit dans le jardin. - Le commandant Mangin, autocrate, et le capitaine Huot, juge d'instruction. - M. Malpertuy.

II. - 11-13 août.

Si bou Bekr, ancien Pacha et chef de la corvée des cadavres, est arrêté. - La dévastation de la ville. - Le camp au repos. - Les maisons de roseaux. - Le subtil tirailleur et l'ingénieur légionnaire se révèlent architectes. - L' « art » sous la tente. - Un mot du général sur la stratégie des Marocains. - Obsèques de nos cinq morts. - Jacob et Salomon, pillards, vont être fusillés - La femme grosse et le Christ noir. - Une famille qui se retrouve. - Le chanteur Mercié, héros. - Au bord d'un charnier, sous le soleil et dans la pestilence.

III. - 14-15 août.

Le premier éveil de Casablanca, - Le docteur Merle. - La maison de la Providence. - M. Malpertuy se réinstalle. - La popote du docteur. - Les terreurs de la juive. - 438 soldats espagnols débarquent. - Un bataillon scolaire en balade. - Le commandant Santa Olalla. - La mourante, les mouches et les deux vieillards. - Trois ambassadeurs. - Une visite à Si Allal. - Les trois tasses de thé à la menthe. - Dix ventres pour une croûte, - La vieille femme, le jeune homme et la petite fille en face d'un os. - Méditation du chef des artilleurs.

#### IV. - 16-18 août.

Le général Drude. - Un chef neuf. - Les conseillers ne sont pas les payeurs. - Un militaire avare de sang. - Discipline. - Pas d'ivrognes - Le légionnaire et le général. - A huit heures, extinction des cigarettes. - Un fanatique. - les Espagnols en promenade. - Physionomies de pillés. - Le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars et son costume kaki. - On annonce une grande bataille. - L'engagement du 18. - Les téméraires spahis du capitaine Caud.- Un heureux « raté ». - Le lieutenant Félyne inaugure l'artillerie de 75 - Ce que dit le général. - Nous manquons de soldats - Pas de renforts, pas d'offensive.

#### V. - 19-23 août.

La faune de Casablanca. - Petites et grosses bêtes. - Concerts nocturnes. - Le bon tirailleur. - Les 50.000 francs du commandant Mangin. - La première offensive. - Une colonne en marche. - Sur la crête. - Salut à la balle. - Le légionnaire facétieux. - La balle de chance et la balle de guigne, - Il y a aussi la balle neutre. - En buvant son café. - Le capitaine K. et le lieutenant Raymond. - Deux poches percées pour une blessure. - Les nuits de Casablanca: fusillades et incendies. - Casablanca sous la lune. - Un marché sous mes fenêtres. - La première *Marseillaise*. - Mouley el-Amin demande qu'un croiseur lui ramène ses femmes. - Le Maghzen enchanté. - La déconvenue de 60 Marocains. - 2.000 cavaliers pour forcer la ville.

#### VI. - 24 - 26 août.

Deux inséparables: M. Hands et M. Bartlett. « Quand allons-nous à Fez ? » - Une histoire marocaine: les cadavres d'Oudjda à bord du *Galilée*. - Le *Vynh-Long* et les 104 goumiers du capitaine Berriau. - Le silence de la *Gloire*. - En revenant du bain. - La locomotive du 10 juillet. - Un beau travail. - Le thé du Général. - Les grandes pensées de la diplomatie. - Moins de discours et plus d'action. - Une petite expédition nocturne. - Le lieutenant en haïck et en caleçon. - A l'affût. - Affaire manquée.

#### VII. - 27-31 août.

Propos nocturnes du lieutenant au haïck de soie. - Officiers d'Afrique - Tirailleurs et légionnaires. - La grande audace du général Picquart. - Le zèle d'un consul lui attire des ennuis. - Cadavres de chevaux. - Les goumiers débutent - Le combat du 28. - Dans le carré. - Le commandant Provost recule trois fois. - Le général accourt au canon. - Bravoure des Marocains. - Conversation de table. - Casablanca vue des crêtes. - A l'ambulance. - Une invention du docteur Zumbiehl. - Le panka et le frère du Caïd. - Un chien garde des ruines - Colonne Morris. - On envoie des renforts. - Le général et le correspondant. - Les Espagnols établissent un camp.

#### VIII. - 1<sup>er</sup> - 6 septembre.

Le cinématographe et les Espagnols. - Les cachets du commandant Santa-Olalla. - Un nouveau combat. - Les civils n'aiment pas les balles. - L'artilleur blessé. - Un prisonnier des tribus. - Ce qui se passe dans les camps. - Un hôpital dans une mosquée: la descente du « toubib » Merle aux enfers. - Les petits pains et les gros sous du docteur allemand. - Un homme que le général voudrait étrangler. - Dans le brouillard. - Les vaisseaux de guerre n'ont pas d'oreilles. - Le *Magnus* vient repeupler le Mellah. - Les juifs dans les ruines. - Un égout de l'humanité: la Bhira.

IX. - 6-10 septembre

Sur les routes de l'espérance. - La Chaouïa joue au jeu du cheikh qui s'amuse et des Français qui sont sérieux. - Le charbonnier du coin. - La femme aux yeux noirs et l'Arabe à la barbe d'or. - Une affaire de mœurs. - Un photographe, héros sans le vouloir. - Le général n'est pas content. - Les « histoires » et le « petit complot ». - Il en a assez, et Taddert « ne lui dit rien ». - Un rêveur et un sage: le commandant Lesquivit. - Silence et aquarelle. - M. Malpertuy achève de reconquérir son consulat. - Un homme d'action : le lieutenant de vaisseau Le Vay. - Du Laos à Casablanca.

X. - 11 - 12 septembre. - TADDERT.

Comment le brouillard nous a conduits à Taddert. - Véridique histoire d'un fait d'armes. - La « légende » de Taddert. - La prise du camp marocain. - Folie coloniale. - Précisions. - Le tirailleur et la montagne. - Le Caïd rouge. - Les perplexités du Marocain. - Le juif, l'arabe et le civilisé.

XI. - 13 - 15 septembre.

La comédie à la cour chérifienne. - le Sultan, l'ambassadeur et la frégate. - Les étonnements de la Chaouïa. - Comment on fait la guerre au Maroc - Une expédition militaire à la mode du Sultan. - Les goumiers au camp. - Le pantalon du chanteur-cantiner - Le général Drude reçoit. - La mule et l'alcazars de Mouley-el-Amin. - Le supplice du sel. - Les farces de la brume. - Quelque chose se passe à Casablanca. - La phase diplomatique. - Nos affaires vont mieux; les Zenata et les Ziaïda sont en paix.

XII. - 17 - 22 septembre.

Cette maison est à moi. - Les blancs oumanas et leurs coussins rouges. - Débuts de l'administration du commandant Santa-Olalla. - « Les chrétiens, c'est eux. » - Politique de duperie. - Ce qu'on entend par « pouilleux » à Casablanca. - La résurrection. - Une journée diplomatique. - Dix-huit plénipotentiaires. - La figure du Vaincu. - Réflexions d'un témoin. - L'ambassadeur fait les cigarettes du consul.

XIII. - 23 septembre- 3 octobre.

Histoire d'Abenhaïm Zabulon. - Le colonel Lewis, envoyé du *Times*. - M. Le Vay attaqué. - La « question Santa-Olalla ». - L'Hérodiade de la Chaouïa. - Trop de plénipotentiaires. - On prend ses otages où on les trouve. - Les protégés. - La vraie mort de Casablanca. - Epilogue et moralité.

# LES JOURNÉES DE CASABLANCA

---

## PREMIÈRE PARTIE

### LE DRAME DU 30 JUILLET 1907

*« C'est un malheur que le  
Galilée ait mis tant de hâte à  
débarquer ces soixante héros  
qui ont traversé la plage. »*

A. RIBOT.

(Discours prononcé à la Chambre  
des députés, le 12 novembre 1907.)

Témoin direct de la plus grande part des faits qui font la matière de ce livre, j'apporte ici la relation authentique de l'affaire de Casablanca.

Elle est complète, et je l'affirme exacte. Tous les événements essentiels en ont été soumis à un contrôle rigoureux. Et si quelque erreur est relevée dans ce long récit, ce sera sur un détail secondaire et négligeable; le témoignage humain est sujet à s'abuser soi-même, et je prie que l'on tienne compte de ce qu'il comporte d'incertitude. Mais il y aurait de l'imprudence à essayer, en me reprenant sur l'un de ces détails, d'infirmier la vérité de l'ensemble,

Si je prends, dès le début, ces précautions, c'est en partie dans le désir que l'on n'ignore pas avec quelle application j'ai, sur place, conduit cette enquête. Mais on se tromperait fort, si l'on voyait dans ce préambule le gonflement vaniteux d'un auteur qui s'ingénie à faire valoir son travail. Un tout autre sentiment m'oblige, en dépit des fausses interprétations et des sourires, à signaler moi-même la probité de mon investigation.

Les conditions de la politique internationale ont donné aux événements de Casablanca un retentissement universel. Ils ont autorisé la France à une manifestation de sa force, imposante et décisive pour la restauration de son prestige au Maroc, et que, depuis l'acte d'Algésiras, elle n'espérait plus. Leurs conséquences ont commencé de se développer devant nos yeux, mais nul ne se flatterait ni de leur marquer une direction ni de prévoir leur fin dernière, et, à cet égard, la séance de la Chambre des députés du 12 novembre 1907, par la scrupuleuse application de tous les orateurs à ne hasarder rien au delà du moment présent, à n'aventurer nulle hypothèse, à ne formuler aucun dessein d'avenir, est le symptôme le plus expressif de l'heure.

On a raconté ces péripéties dans toutes les langues. Cependant leur histoire véritable, déformée, sur un point capital, en des sens contraires, n'a pas été exposée. Elle ne l'a été dans aucun journal, ni en France ni à l'étranger. Elle ne l'a été non plus à la tribune d'aucun parlement, et je n'en excepte pas, je le dis avec chagrin, celle du parlement français. Je l'essaye aujourd'hui avec modération, exactitude et impartialité, avec tout ce que j'y puis mettre enfin de clarté et de sens critique.

## Les Causes.

Ce n'est point par hasard, ni par la brutalité accidentelle de cinquante énergumènes, que, le mardi 30 juillet, le long de la voie du chemin de fer, sous les murs de Casablanca, trois Français, trois Espagnols et trois Italiens furent assaillis, massacrés et mutilés. L'Arabe du Maroc, aussi bien que celui d'Algérie, a de l'Européen, de ce que représente pour lui d'inconnu et de fort l'étranger du nord, une crainte nourrie de toutes les défaites de ses frères. Bien qu'il l'exècre, à la fois comme l'ennemi de sa religion et de sa race et comme son vainqueur, on le voit communément humble et soumis à ses pieds, même au Maroc, même à Casablanca, à Rabat ou à Marrakech, et. s'il l'attaque, c'est dans l'ivresse de sa haine attisée ou parce qu'on l'a convaincu qu'Allah enfin a mis entre ses mains une force invincible, Si neuf Européens sont morts ce jour-là, et si l'on ne peut prétendre que leur assassinat ait été directement conjuré, il en faut du moins chercher la cause dans une surexcitation générale des indigènes.

Ce vent de furie leur fut soufflé par des bouches multiples et très diverses. L'on doit renoncer à les dénombrer toutes. L'âme marocaine est compliquée, tortillée, subtile, retorse. Mille intrigues à la fois s'y nouent, s'y dénouent, se contrarient, s'appuient, s'attisent, se complètent, et c'est par un très long et très ancien travail, mais obscur et invisible, que les passions arrivèrent à ce degré de fanatisme qu'elles ne se soulagent que dans le sang. Cependant les causes peuvent être disposées en trois groupes : les unes sont directes et locales, les autres indirectes et générales, et il en est enfin de particulières, qui touchent à des personnes.

Je n'insisterai pas sur les causes d'ordre général, car elles ne sont pas nouvelles : anarchie du Maroc, réveil de l'hostilité contre les étrangers, défiance particulière du Français, impunité des assassinats du docteur Mauchamp à Marrakech, de M. Charbonnier à Tanger, inefficacité de l'occupation d'Oudjda, etc. La politique allemande, qui n'aura pas sauvé l'indépendance marocaine, aura fait en revanche beaucoup de mal aux Européens qui y viennent fonder le commerce ; et bien que je me sente ici sans passion et que je n'aie pas le goût d'accuser sans preuves les Allemands d'avoir sciemment excité contre nous les Marocains, il n'est pas possible de contester qu'en se faisant bruyamment les champions de leur liberté, en les encourageant dans leur résistance à de nécessaires réformes, ils leur ont donné à penser que, tout désormais leur étant permis, ils trouveraient à côté d'eux, contre toute action française, la protection allemande. Ceci n'est pas à nier, et, dégagée de cet élément, l'agitation qui présentement secoue tout le Maroc serait incompréhensible.

Convenablement préparées, les tribus de la Chaouïa, province dont Casablanca est, sinon la capitale, du moins le port et la ville la plus importante, n'eurent pas de peine à se découvrir des raisons précises de se mettre en mouvement. Ou du moins des caïds intéressés surent à propos les leur suggérer. Elles en exprimèrent de deux sortes. D'abord il leur déplut que le contrôle de la douane de Casablanca fut exercé par des fonctionnaires français. Le Sultan n'était-il pas maître chez lui ? Est-ce que les chrétiens l'avaient acheté ? Ou bien le chassaient-ils de son propre empire ?... Ainsi parlaient les exaltés.

Protestation un peu moins spontanée qu'il ne semble. Quand un inspecteur français surveille la douane, la douane est consciencieuse et stricte; entre les mains d'un indigène, elle devient intermittente et paresseuse, car la main de l'indigène est toujours ouverte à certains raisonnements. Par la grâce des « oumana » de la douane, des arrivages bénéficiaient clandestinement de détaxes exorbitantes, qui allaient presque jusqu'à la franchise, tandis que les pleins tarifs étaient appliqués à des négociants moins généreux, dont les marchandises étaient en outre,

sous des prétextes divers, retenues à la douane. Ainsi s'étaient peu à peu établis dans la région des monopoles véritables, celui-ci ne pouvant, avec le même produit, provenant de la même fabrique, arrivé le même jour par le même bateau, soutenir néanmoins la concurrence avec celui qu'avait avantaagé la douane, et l'on citait, en effet, plusieurs de ces monopoles : tel avait les tissus et les cotonnades, tel les bois, etc...

Peu importe, sans doute, aux Marocains, ignorants de ces opérations, et qui voient d'ailleurs que la corruption est un des moyens de gouvernement du Maghzen; mais il importe fort au trafic de certains commerçants que ces fructueuses coutumes ne soient point gênées et l'on trouve indéniablement leur main criminelle dans l'excitation des individus contre la douane française. Et c'est eux, sans nul doute, qui leur racontèrent en grand secret que les Français songeaient aussi à placer un contrôleur auprès du caïd, un autre à la porte de la mosquée, afin de prendre leur part de toutes les sources de revenus. Sottises qui n'eurent que trop de crédit en ces âmes ingénues et qui, bientôt, circulèrent de bouche en bouche.

Les travaux du port les inquiétaient aussi. En 1906, une société française obtint la concession du port de Casablanca, qui n'en possède point, bien qu'elle soit la première ville commerçante du Maroc. Les travaux commencèrent en mars 1907, et, pour construire la jetée, on établit un petit chemin de fer provisoire à voie étroite qui, longeant la mer, va rejoindre la carrière d'où l'on extrait les pierres, à quinze cents mètres environ de la ville. Cette jetée contrariait chez les Arabes leur respect conservateur du passé; mais c'est du chemin de fer, jeté en travers d'un cimetière musulman, qu'il avait fallu défoncer, et à la place duquel on voit encore sortir d'un talus des ossements humains, qu'ils appréhendaient surtout les pires maléfices car, dans leur pensée, cette voie étroite, construite en apparence pour amener les blocs de la carrière, et qui troublait leurs morts, n'était, en réalité, qu'une amorce, l'origine d'un grand chemin de fer qui, s'enfonçant dans leurs terres, irait y violer le farouche mystère de leur indépendance. Quand on essayait de les convaincre de leur erreur, ils hochaient la tête et faisaient :

- Non, non, tu veux nous tromper. Tu vois bien, on est d'abord allé jusqu'à cette carrière-ci; puis, sous prétexte que la pierre était mauvaise, on est allé jusqu'à celle-là; bientôt, on dira encore que la pierre n'est pas bonne, et on ira plus loin.

Quand les Français affirmaient qu'il n'était point question de construire un chemin de fer à Casablanca, qu'il eût fallu pour cela une concession du Sultan, que cette concession n'avait été ni demandée ni projetée, ils disaient vrai. Mais les craintes des Arabes, pour exagérées qu'elles fussent, n'étaient peut-être pas non plus aussi chimériques que l'on pouvait le croire. On m'a conté, en effet, que deux hommes avaient songé à établir une voie ferrée : un Français et un Allemand, associés pour l'exploitation du petit port de Fedhala, situé non loin de Casablanca, lequel, pour des raisons assez spéciales sur lesquelles je ne m'attarderai pas, leur semblait, éloigné de toute surveillance, plus sûr que celui-ci; et, projetant une voie de vingt-six à vingt-huit kilomètres, ils auraient mis dans leurs intérêts un certain caïd qui, moyennant récompense, devait y préparer l'esprit de ses compatriotes. Le fait est minime, et combien fragile ! Et qu'est-ce que vingt-huit kilomètres de rails ? Mais est-il défendu de supposer, si la chose est exacte, que, le caïd ayant parlé, ces vingt-huit kilomètres aient pris, dans l'imagination indigène, l'importance d'un réseau qui eût enserré le Maroc, et que, la réalité aidant du chemin de fer du port, ils aient pu croire à une entreprise préméditée de violation et de conquête ?

Enfin voici une cause d'ordre particulier qui a pu avoir son action, et ici nous entrons dans le vif de l'intrigue marocaine.

Le caïd de Casablanca, c'est-à-dire le gouverneur, était Si bou Bekr ben Bouzid, celui-là

même qui, depuis, fut arrêté et interné en Algérie pour avoir, par son indifférence et sa lâcheté, sinon par sa complicité cachée, rendu possible le meurtre des Européens. Si bou Bekr succédait à El Hadj Hammou, dont le fils, caïd de la puissante tribu des Ouled Harriz, avait été ulcéré de cette nomination, ayant toujours escompté la succession de son père. Dès lors, point de difficultés qu'il n'ait fait lever devant son heureux concurrent; tout ce qui desservait l'un servant l'autre, quoi de mieux à cet égard qu'une bonne agitation des tribus, une belle vague marocaine déferlant sur Casablanca, et qui déchaînerait les Européens en même temps qu'elle indisposerait le Sultan embarrassé d'une complication nouvelle ? Entre lui et son rival, l'ambitieux caïd n'apercevait que la personne impotente et flasque du vieux Mouley-el-Amin, oncle du Sultan et commandant de la mehalla opérant autour de Casablanca. Mais Mouley est âgé et facile à convaincre; puis il n'est pas très riche, et le fils d'El Hadj Hammou a de l'argent...

L'astucieux Marocain a précisément une raison supplémentaire d'activer son intrigue, car le Sultan, en vue de lui marquer sa faveur et de flatter en même temps l'indocile Chaouïa, vient de le rappeler à Fez; mais il préfère de beaucoup, au voisinage stérile de la cour chérifienne, le riche fief de Casablanca, et c'est maintenant qu'il devient urgent que soient attestées, par d'irrécusables faits, l'incapacité de Si bou Bekr et la nécessité de le remplacer par un administrateur énergique, habile et neuf. Il fait donc en sorte que la démonstration soit rapide et péremptoire. Il compte bien, du reste, être acteur lui-même dans la grande orgie qui se prépare, et je livre tout de suite ce détail savoureux: à l'heure du pillage, caracolant sur son beau cheval, il en prit sa part, et, connaissant les bons endroits, il se dirigea vers la demeure de Mouley-el Amin, son protecteur et sans doute son obligé, et lui enleva les trois plus belles de ses femmes...

Si bou Bekr, sournoisement sapé par le caïd des Ouled Harriz, et qui le sait, va donc, pour sa défense, adopter une politique contraire, et, visé en personne à travers le prétexte des Européens, se jeter dans leurs bras ? Point. N'oublions pas que nous sommes au Maroc et que nul acte, nulle pensée n'y est simple. Si bou Bekr jugera plus habile de suivre son rival, espérant sans doute, par son propre entrain, de déjouer ses entreprises et d'émousser ses pointes. Son rôle en cette affaire est, à vrai dire, encore obscur. Poussa-t-il les tribus ? Ou bien a-t-il volontairement fermé les yeux à leur complot ? Ponce-Pilate, s'est-il abstenu par lâcheté ? A son jeu dangereux, Si bou Bekr s'est perdu, voilà le certain. Humilié d'abord, nous l'avons vu, se traînant, à travers les rues, sur sa mule trottinante, recruter et diriger des corvées de juifs et d'Arabes pour la recherche des cadavres et le nettoyage de la ville; puis, un jour, deux tirailleurs l'ont encadré, et il est prisonnier entre nos mains.

Ainsi travaillées par des ferments dont je crois avoir fixé les éléments essentiels, les tribus en rumeur vont agir. A l'état ordinaire, il faut du reste peu d'efforts pour les ébranler. Ces agriculteurs sont aussi des pillards, et ils vivent de leurs pillages autant que de leurs champs. Or Casablanca, ville abondante et riche, diamant de la Chaouïa, est pour eux une proie magnifique, bien des fois convoitée. On les y pousse, on la leur tend. Comment se réfréneraient-ils ? Dès lors, ils montent en selle, frémissants, et le drame va se dessiner.

## Avant le Drame.

Le dimanche 28 juillet, devant une délégation des tribus arrivait le caïd Si bou Bekr. Elle représentait la plupart des onze tribus qui se partagent la province, et qui, en lutte perpétuelle les unes contre les autres, raziées aujourd'hui, pillant demain, savent cependant faire trêve par moments à leurs querelles et s'associer pour des entreprises communes. Mais il faut que l'entreprise soit d'importance; quelle plus belle occasion, que de saccager une grande ville ou de massacrer quelques chrétiens ?

Les délégués, arrogants et rudes, conduits par ceux de l'importante tribu des Mediouna, virent le caïd deux fois, le dimanche et le lundi. Ils lui demandaient essentiellement deux choses: d'abord la suppression des contrôleurs français de la douane, afin qu'il fût bien entendu que le Sultan était maître dans son empire; puis l'arrêt immédiat des travaux du port et la destruction du chemin de fer.

Si bou Bekr aurait pu répondre à ces sommations ce que le caïd de Rabat, homme énergique, répondit, paraît-il, peu de temps auparavant, en semblable occurrence :

- Soit. Chassons les Français. Je suis avec vous. Mais le Sultan leur doit quatre-vingts millions. Il faut les rembourser d'abord : avez vous de l'argent ?

Hésitant, biaisant, tremblant de se compromettre, Si bou Bekr dit:

- C'est bien. Je vais réfléchir. Revenez demain. Je vous ferai connaître ma décision.

Ces délégués n'étaient pas venus seuls à Casablanca. En même temps qu'eux, étaient arrivés dans la ville des gens des tribus, troupe famélique et sordide, vêtue de haillons, que l'on s'inquiétait de rencontrer dans les rues, et, du haut des terrasses, on pouvait apercevoir aussi, tournant autour des murs, des groupes déguenillés.

Les Européens les regardaient avec quelque appréhension; mais ils ne s'étonnaient qu'à demi et n'en étaient pas encore à s'alarmer. Ce n'était pas la première fois, en effet, que les tribus descendaient vers la ville. A plusieurs reprises, depuis quelques années, on les avait vues rôder comme elles faisaient maintenant. Une sorte de protocole était résulté de ces visites coutumières. De même que ce dimanche-là, elles envoyaient chez le caïd des délégués qui développaient un cahier de revendications. Le caïd savait ce que cela voulait dire: il ouvrait sa cassette, comptait deux ou trois mille pesetas, et les corbeaux, satisfaits, reprenaient leur vol.

Avec le précédent caïd, El Hadj Hammou, les choses allaient rondement. Avec Si bou Bekr, on constatait plus de mollesse dans le gouvernement. Et cette mollesse avait déjà failli lui être fatale. Au dernier mois de mai, une alerte plus forte avait ému la colonie européenne. Pendant plusieurs jours, Casablanca avait été comme assiégée par les tribus, et l'on avait pu redouter de leur part un coup de force contre la ville. Sur l'initiative de M. Malpertuy, son doyen et notre consul, le corps consulaire s'était réuni. La France a, dans ce fonctionnaire, l'agent le plus dévoué, le plus travailleur, le plus compétent qui soit. Ancien drogman, il a fait toute sa carrière en Orient, en Syrie d'abord, puis en Perse et au Maroc. Il y a quatorze ans qu'il pratique les Marocains, il y en a sept qu'il est à Casablanca. Il connaît bien l'âme marocaine, il est aimé, parce qu'il est juste, et il est craint, parce qu'il est énergique. Il est consciencieux et il est honnête.

Donc, le corps consulaire, réuni au mois de mai, avait, à *l'unanimité*, y compris le représentant de l'Allemagne, signé une protestation formelle contre l'attitude du caïd Si bou Bekr, qualifié de « péril public » par M. Malpertuy, et demandé expressément sa révocation immédiate. Ce procès-verbal, transmis à Tanger, avait fait l'objet d'une délibération commune du corps

diplomatique, et, *avec la même unanimité*, avait été approuvé par lui. Qu'en advint-il ? Du vent. Ou plutôt cette insolente réponse du Maghzen, que ce caïd était parmi ceux qui méritaient le mieux la confiance du Sultan, et qu'il serait impossible de le remplacer. L'Europe, représentée par ses ministres, n'insista point. Mortelle négligence. Car M. Malpertuy, ses collaborateurs et tous les Européens ne cessent point d'affirmer qu'un caïd énergique eût certainement prévenu les meurtres qui devaient ensanglanter la journée du 30 juillet.

Cependant les tribus se montraient plus exigeantes qu'elles n'avaient paru dans les occasions précédentes.

On a connu ensuite ce détail de la première entrevue de leurs délégués avec le caïd. Aussitôt introduits devant lui, ils s'étaient écriés :

- Inutile d'ouvrir ton coffre. Nous te prévenons que, cette fois, nous ne nous contenterons pas d'argent. Nous n'en voulons pas. Nous ne partirons que lorsque tu auras fait droit à nos réclamations.

Moyen habile, peut-être, et d'ailleurs classique, d'exciter la générosité du caïd et de faire doubler la rançon. Quoi qu'il en soit, celui-ci, sans discuter leurs exigences, sans rien leur offrir, pas même une méditation à la prison, se contenta de leur dire qu'il réunirait dans la journée les notables et de leur donner rendez-vous, pour décider, le lendemain mardi, à dix heures du matin.

Que se proposait-il de leur répondre ? Il n'en laissa rien percer. Et peut-être l'ignorait-il lui-même. Car, le lundi soir, le consulat de France, informé de ces entrevues, avait dépêché vers lui son très dévoué interprète, M. Zagury, dont le calme courage se montra, aux heures tragiques, de la manière que je signalerai bientôt. La situation du personnel, au consulat, était la suivante. M. Malpertuy, souffrant, était parti en France vers le 20 juin, en congé régulier, pour le soin de sa santé. Le 23 juin, la légation de Tanger avait provisoirement détaché au consulat l'un de ses fonctionnaires, le jeune M. Neuville, élève vice-consul, fils du consul général à Gibraltar et beau-frère de M. Maigret, vice-consul à Casablanca. Enfin, au début de juillet, le 3 ou le 4, celui-ci, pourvu d'une simple autorisation de la légation de Tanger, avait à son tour gagné Gibraltar, où il avait rejoint Mme Maigret. À ce moment, il y avait donc plus de trois semaines que le consulat était géré par M. Neuville, lequel venait à Casablanca pour la première fois. À côté de lui, se trouvait le seul M. Zagury. Le docteur Merle, médecin du dispensaire, était présent également.

M. Zagury fut donc, ce soir-là, voir le caïd; vaine démarche, car il ne put rien obtenir de précis sur les intentions de Si bou Bekr. Du moins lui déclara-t-il, de la façon la plus nette, au nom de M. Neuville, qu'il serait tenu pour responsable personnellement des désordres et des sévices qui pourraient se produire. En même temps, le vapeur *Aigle* partant à destination de Tanger, M. Neuville remit en hâte à son capitaine un pli à l'adresse de M. de Saint-Aulaire. Il y informait, avec une précision remarquable, notre chargé d'affaires de la situation, et, prévoyant des événements graves, il lui demandait d'ordonner l'envoi immédiat d'un navire de guerre.

## Le 30 Juillet.

Fait inquiétant, le lendemain, mardi 30 juillet, à l'heure fixée par le caïd, les délégués ne se présentèrent point. Ni à ce moment ni à aucun autre. Ils refusaient de causer. Peut-être appréhendaient-ils qu'on leur donnât satisfaction. Or, de toutes les solutions, c'eût été pour eux la pire. Ce qu'ils voulaient en réalité, ils l'avaient tu ; c'était à la fois purger Casablanca de toute présence européenne, et piller, dans la ville, ce Mellah, ce quartier juif si vaste et qu'ils pensaient si riche; puis, quand on y serait, on pourrait bien aussi aller faire quelques visites en des maisons arabes. Il n'est pas impossible même que, dans leur pensée, ceci ait prévalu sur cela, et que la question des Français n'ait été qu'un sujet de conversation. Ces tribus ne vivent que de pillage, et le sac d'une ville comme Casablanca est une aubaine.

La délégation manque au rendez-vous du caïd, et le drame s'annonce. L'agitation augmente dans la ville. Les guenilles y tombent du ciel, comme un vol de sauterelles. Des groupes se forment. On discute avec animation sur les seuils. On perçoit des rumeurs. Tout un mouvement singulier, qui frappe les Européens, et dont les consuls commencent à s'entretenir. Enfin, fait inouï, extrêmement grave, sans pareil et, de mémoire humaine, sans précédent: à onze heures, on rencontre dans les rues un individu des tribus, sale et dépenaillé, qui se dit marabout, et qui, escorté d'un nègre à cheval, prêche la guerre sainte et vomit l'anathème contre les chiens de chrétiens.

Un jeune domestique portugais, familier de la langue arabe, s'arrête à son passage, l'écoute, et, sans mot dire, hausse les épaules en souriant. Mais le nègre à cheval a vu son geste et lui lance aussitôt à la tête un coup de sabre, heureusement léger. Il faut connaître les pays arabes pour mesurer l'exceptionnelle importance d'un coup porté par un indigène à un Européen. Une telle hardiesse atteste dans la communauté une irritation violente et proche de l'explosion.

Le consul portugais, informé, se met en communication avec le consul d'Angleterre, doyen du corps consulaire, en l'absence de M. Malpertuy. Ce fut un grand dommage que la ferme autorité de ce dernier ne pût intervenir dès l'origine de l'agitation. Le vice-consul, M. Maigret, revint sans doute à la première nouvelle des massacres. Je n'aurai pour lui, non plus que pour M. Neuville, nulle parole désobligeante; je me plais, au contraire, à rendre justice à leur parfaite correction, à la dignité, à l'énergie qu'ils montrèrent en des heures difficiles; j'ajouterai, pour M. Maigret, qu'il eut, dès son retour, le sentiment très net de sa responsabilité et qu'il fut presque seul à conserver son sang-froid dans la fièvre générale; l'un et l'autre ne méritent que des éloges; mais quoi ! ils sont jeunes, ne possèdent ni l'expérience ni le prestige de M. Malpertuy; parmi le corps consulaire, ne se rencontra pas davantage l'homme capable d'y suppléer.

Bref, le consul d'Angleterre réunit sur-le-champ ses collègues, et, tout aussitôt, l'on décide de voir Si bou Bekr, et de le mettre en demeure de prendre d'urgence des mesures rapides et décisives. Si bou Bekr fixe à deux heures cette entrevue, et le corps consulaire, au lieu d'exiger une réception immédiate, accepte cet ajournement. Déplorable faiblesse. Les événements vont se précipiter, et c'est maintenant que s'apprêtent les écluses du sang.

Les faits sanglants que je vais rapporter, l'acte de sauvagerie d'une troupe qui se rue sur des malheureux sans défense, ont eu, entre autres, un témoin, le plus sérieux, le plus fidèle des témoins, le docteur Merle, ce valeureux docteur Merle, de qui le rôle, en ces jours tragiques, fut admirable, et qui montra autant de sagesse et de sang-froid que d'ardent et ferme courage. Il est jeune, il a trente-deux ans à peine, et, marié, deux fois père, il est fixé à Casablanca depuis trois ou quatre ans. Il eût continué sans doute d'y mener une vie obscure et laborieuse et de se dévouer

sans fracas à ses malades du dispensaire indigène établi par la France, si l'occasion d'un drame, où il risqua sa vie plus d'une fois, ne lui eût permis de donner sa mesure et de déployer les ressources d'une intelligence souple et d'un cœur vaillant. Le hasard a voulu que, de ses fenêtres, le docteur Merle assistât aux péripéties de la scène; nul récit qui, par l'exactitude, vaille celui qu'il m'a fait; je vais donc lui céder la parole; mais je dois auparavant vous montrer les lieux.

Casablanca est une ville entourée de murailles, mais un assez large espace s'étend entre celles-ci et le rivage. C'est dans cet intervalle que se déroule la voie du petit chemin de fer, dont le ruban se continue dans la campagne, jusqu'à la carrière blanche que l'on aperçoit de la ville. A l'intérieur des murs, il n'y a, par endroits, ni zone réservée ni chemin de ronde, de telle sorte que les maisons y sont accolées à la muraille même et la dépassent. La maison du docteur Merle est l'une de celles-ci; des fenêtres du premier étage, qui affleurent presque le sommet du mur, on découvre toute la plage, le chemin de fer, et, à droite, la carrière.

- A une heure, me dit le docteur, m'étant mis à ma fenêtre, je vis sortir du chantier la locomotive qui, transportant les ouvriers, se dirigeait vers la carrière. « Bon signe, pensai-je; pour que le directeur des travaux fasse manoeuvrer la locomotive, il faut qu'il ait pris ses renseignements et que le calme revienne en ville. » Des Arabes circulaient à mes pieds, le long de la voie. L'un d'eux, qui ne me connaissait pas, leva en passant son parapluie vers moi, et, goguenardant, fit mine de l'épauler et de m'ajuster. Ceci me frappa comme un symptôme assez inquiétant, car je n'ai jamais vu d'Arabe se livrer à l'égard d'un Européen à une plaisanterie pareille.

« Cependant la locomotive était arrivée à la carrière. Alors, au quart de la route, à environ quatre cents mètres de Casablanca, une troupe de cent cinquante Arabes, qui, de loin, avaient regardé passer la machine, se rapprochent de la voie en remblai, y montent, et, la suivant, se dirigent vers la ville. Puis, au bout de deux cents mètres, à la hauteur du mur de la *msalla*, sorte de mur sacré qui a un rôle dans le rite musulman, je les vois qui ramassent des pierres, et, s'agitant, criant, les disposent sur les rails. Je considérais, avec l'anxiété que vous pouvez supposer, ce singulier spectacle, lorsque j'aperçus, presque au même moment - car tout cela fut très rapide - un jeune ouvrier de dix-huit à vingt ans, qui, ou bien effrayé par cette agitation des Marocains, ou peut-être envoyé par ses camarades pour avertir la direction des travaux, courait dans le sable, entre la voie et la mer, dans la direction de la ville. Les indigènes le voient, quittent la ligne, se jettent à sa poursuite avec des cris féroces, lui lancent des pierres. Comme ils vont le rejoindre, le malheureux, arrivé à la partie rocheuse de la plage, y glisse et tombe. Vingt hommes sont sur lui, les bâtons se lèvent, il est frappé, assommé. En même temps, sur un point heureusement plus rapproché de la porte de la ville, un enfant de dix ans, le jeune David, qui jouait, se sauve devant un groupe qui le pourchasse, et il a la chance qu'un brave Marocain le prenne dans ses bras, et, courant à son tour, le ramène à sa mère.

« Epouvanté de ces spectacles, je cours au consulat. J'y suis en une minute. Mais M. Neuville, qui fait fonctions de consul, est à ce moment avec ses collègues chez le caïd. Je dis que l'on aille sans délai l'informer de ce qui se passe, et je reviens à mon poste d'observation<sup>1</sup>.

« La locomotive, conduite par son mécanicien, le français Rata, glissait lentement vers la ville, seule, sans convoi, les ouvriers ayant jugé probablement que le plus sage était d'interrompre les travaux et de rentrer sans retard. A cinquante mètres en avant des pierres disposées sur la voie

---

<sup>1</sup> Un autre Français, M. Fournier, directeur de la Compagnie Marocaine à Casablanca, témoin, lui aussi de ces meurtres, avait eu la même pensée, et il était allé directement chez le caïd.

(j'ai vu ces pierres, qui sont énormes), Rata arrête sa machine. Les Marocains, qui guettaient ce moment, se précipitent, hurlant et gesticulant, excités par les « you-you ». perçants des femmes et des enfants qui les accompagnent. Rata saute à terre, s'échappe, non plus vers la mer, mais vers les murs de la ville; il n'a pas fait cinquante mètres que vingt matraques s'abattent sur lui: il tombe non loin du cimetière. Deuxième victime.

« De nouveau, je me précipite au consulat, afin que M. Neuville connaisse ce second meurtre. Quand je rentre chez moi, c'est pour apercevoir un cavalier qui, élégant et souple, n'avait pas cessé, depuis le début, d'évoluer à travers les piétons, les excitant de la voix et du geste, et qui, poussant son cheval dans la mer, en ramenait, du bout d'un bâton, un troisième cadavre. Un peu après, des Arabes, se mettant à l'eau à leur tour, en tiraient un quatrième entre les rochers. Ces cadavres restèrent là, après qu'on les eut un peu piétinés, lapidés et insultés. Mais plus tard, quand la troupe sanguinaire se fut dispersée, on put voir des enfants y revenir, danser autour d'eux, les frapper et les mutiler. Il y en eut un dont le ventre fut ouvert, vidé, bourré de paille, et, dans cet état, on y mit le feu.

« ... Voilà de quoi j'ai été témoin: je ne vous raconte que ce que j'ai vu. »

Par ce simple et pathétique récit du docteur Merle, mesurez ce qui se dégage de tragique de ces scènes sauvages. Puis entrez dans l'âme d'un de ces Européens, poignée de blancs isolés au milieu d'une ville de vingt-cinq mille Arabes, dont la plupart sont débonnaires et doux, mais dont pas un seul, ils le savent, ne se risquera à les défendre, assaillis par des hordes fanatiques qui ruissellent de l'intérieur, et qui se voient oubliés, perdus sur la terre marocaine, sans secours de qui que ce soit, sans communication avec le monde ! Qu'ils meurent, qu'on les lapide, les torture et les massacre, et l'Europe ne le saura que lorsqu'un navire, découvrant leurs cadavres, lui en aura d'aventure porté la nouvelle...

M. Merle n'a pas tout vu, une partie de la scène lui restant cachée par l'angle que fait la muraille de la ville. La troupe furieuse était remontée vers la carrière, avait livré une bataille effrénée à ceux qui y travaillaient, notamment au chef du chantier, Massié que ne sauva point son courage désespéré, avait couché à terre cinq nouveaux cadavres, était revenue vers la locomotive, qu'elle avait jetée hors des rails, à demi renversée et brisée, et enfin, saouée de carnage, s'était dispersée. Le bilan, de ses prouesses lui faisait honneur; au tableau, elle avait neuf pièces, trois Français, trois Espagnols, trois Italiens. Si les autres ouvriers avaient échappé au massacre, c'est que, plus chanceux, ils avaient pu se sauver à temps ou se cacher. C'est aussi que, sur les sommations réitérées de M. Neuville, le caïd avait dépêché des soldats à la carrière, d'où ils ramenèrent vivants six Italiens et trois Espagnols, déjà marqués pour la boucherie.

## Après le drame.

Si bou Bekr, à la première nouvelle du drame, avait feint une grande affliction. Il s'était lamenté, était entré dans une violente colère, avait promis le châtement des coupables, juré que les gardes seraient doublées, que l'ordre serait rapidement et définitivement rétabli, qu'il enverrait partout des soldats... Mais le malheureux n'avait ni soldats ni cartouches, et l'on va juger de la valeur des serments d'un Si bou Bekr.

C'est, on vient de le voir, durant que le corps consulaire lui adressait des représentations, et de la bouche de M. Neuville, averti presque simultanément par le docteur Merle. et M. Fournier, que le pacha avait, été informé, en même temps que les représentants de l'Europe, des terribles scènes de la plage, A ce moment même, le subtil Marocain, onduleux et fuyant, impénétrable sous l'argent de sa noble barbe, convenait, d'une voix douce, que si, à la suite de la démarche accomplie la veille par M. Zagury, il avait pris de sérieuses dispositions à l'intérieur de la ville, il avait négligé les environs. Il daignait ajouter que cet oubli était regrettable en effet, et qu'il le réparerait sans retard. Ce seul aveu était véritable sans doute, car on chercha en vain quelles mesures de précaution il avait pu prescrire dans une ville où, tout un matin, un marabout de rencontre avait impunément prêché la guerre sainte. Mais son imposture éclata lorsque, la nouvelle des meurtres survenant soudain, M. Neuville, appuyé par les consuls unanimes, somma, en termes impérieux, le vieux roué d'intervenir immédiatement, d'envoyer des troupes le long de la voie du chemin de fer, d'arrêter l'élan sauvage des fanatiques, le déclarant d'avance responsable personnellement du sang qui coulerait. C'est alors que, dans l'impossibilité de se dérober de nouveau, il se résigna à avouer, avec des tremblements et des larmoiements, qu'il était impuissant, qu'il n'avait même pas de cartouches à distribuer à ses soldats !

Les consuls se récrièrent. Pas de cartouches ?.. Et, dans l'instant précédent, il venait de leur affirmer qu'il avait assuré la sécurité des rues !... Mais avec quoi, et par quel moyen ?.. De son propre aveu, il résultait à présent qu'il n'avait à sa disposition que peu de soldats, que tous ces soldats n'étaient point armés, que ceux qui étaient armés manquaient de munitions. Il mentait donc, quand il prétendait que la ville était gardée ! La vérité était que les tribus l'entouraient, et qu'il était leur prisonnier...

Le pacha continuait de se frapper la poitrine. Les cartouches se trouvaient à la douane, d'où il n'avait osé les faire retirer. M. Neuville exige que, sur l'heure, il les envoie quérir. Lui-même attend auprès du caïd le retour des caisses. Quand elles arrivent, il les fait ouvrir sous ses yeux, dirige en personne la distribution des munitions aux soldats qu'on a ralliés, exige que Si bou Bekr, conscient enfin de sa responsabilité, et qui perd la tête, expédie immédiatement sur la plage une petite troupe, dont la présence suffira sans doute à en imposer aux assassins, acharnés sur les cadavres. Et comme le caïd, aussi mou dans la peur qu'il le fut dans la quiétude, ne se hâte point assez, M. Neuville finit par le menacer de se jeter lui-même, à la tête de la colonie française en armes, au secours des survivants, assiégés dans la carrière. J'ai dit comment cette énergique intervention, dont nous ne saurions trop louer un jeune homme qui débutait dans les responsabilités, sauva la vie à une dizaine d'ouvriers.

Pendant que se précipitaient ces événements, la rumeur croissait dans la ville. Par les portes de Marrakech et du Soko, les gens des tribus, que nulle autorité ne bridait, ne cessaient de s'y jeter, et, sentant bien que le plus urgent était d'annihiler, en le terrorisant, un gouverneur de qui ils ne se croyaient pas suffisamment sûrs, ils entouraient sa demeure, envahissaient les chambres, avec des menaces et des vociférations. Les Européens, de leur côté, inquiets des suites de l'affaire

et redoutant qu'elle ne fût le prologue d'un plus vaste sacrifice, étaient accourus dans leurs consulats; mais c'est vers la maison de France que chacun tournait les regards, et c'est là que se constitua d'emblée le centre vital de la défense. Les Français l'emplissaient, et des étrangers aussi. Le premier devoir était d'avertir la légation de Tanger. M. Neuville, seul, en compagnie de l'interprète, M. Zagury, à garder le consulat, ne pouvait s'absenter. Sur sa prière, M. Merle accepta de se rendre à Tanger; un vapeur était en partance le soir même; il s'y embarquerait.

M. Neuville s'inquiétait aussi de sauver du moins la dépouille des victimes et de ne pas laisser plus longtemps leurs corps à la sauvage convoitise des fanatiques. La plupart d'entre eux avaient été ramenés, soit par des ouvriers du port, soit par des Arabes, à la Marine; il fallait aller les y chercher, et M. Merle, avec son habituelle simplicité, reçut cette périlleuse mission. M. Neuville, revenu au consulat, dut retourner chez le caïd pour l'informer de cette décision et lui demander une escorte. Moins jeune, M. Neuville eût évité cette démarche. Il n'eût point ignoré que nul cadavre, fût-il d'un musulman, n'entre dans une ville de l'Islam qu'après le coucher du soleil, et que, par cette exigence qui heurtait gravement la coutume, les moeurs, les croyances, il risquait de fournir un aliment nouveau à la férocité indigène.

Dès qu'il parut au seuil du consulat, il comprit que l'incendie gagnait, et que, plus que jamais, à beaucoup de fermeté, il lui faudrait unir beaucoup de sang-froid. Il mit une demi-heure pour franchir les deux cent cinquante mètres qui le séparaient de la maison de Si bou Bekr. Dans les rues, grouillait une foule hostile, d'où partaient, au milieu de fusils levés, les injures et les menaces à son adresse, accompagnées des « you-you » des femmes, piment des joies et des colères arabes. Il eut la sagesse de n'y point répondre. Le pacha, qui cette fois n'avait pas tort, résista à la requête de notre agent. Mais celui-ci en était au point où il ne pouvait accepter que quelqu'une de ses exigences fût discutée, et Si bou Bekr finit par fournir l'escorte.

Il s'en fallut de peu, par l'imprudence d'un des nôtres, que le zèle généreux du docteur Merle ne lui coûtât cher.

En compagnie de quatorze courageux Français de bonne volonté, sans armes, par chance, et escortés de dix soldats du Maghzen, il se rend à la Marine. Les rues sont encombrées d'une cohue impatiente, verbeuse, visiblement secouée d'une grande émotion.

Cependant, elle s'écarte docilement devant les soldats du caïd et s'abstient de manifester au passage des Français. Les voici à la Marine. Là, foule compacte. Elle s'agite en gestes désordonnés, jette des cris multiples, que traversent encore et dominent les grêles « youyou » des femmes. Il faut la fendre d'autorité pour parvenir jusqu'aux cadavres, qui sont là, allongés sur des wagons, affreusement défigurés sous la bâche dont les avait déjà fait couvrir bravement M. Philip, agent général de la Compagnie Paquet, l'un des membres les plus actifs de la colonie française. M. Merle soulève la bâche pour les compter. A ce moment, l'un de ceux qui l'accompagnent, M. Jourdan, ne peut retenir son indignation, et, se retournant, il lève les poings vers la foule dans un geste de colère. Les soldats du Maghzen le prennent-ils pour eux ? Ils couchent en joue la troupe des quinze Français. Oui, ces soldats d'escorte, ces soldats du caïd Si bou Bekr, chargés par lui de protéger des Européens, sont les premiers à les menacer ! Par bonheur, les Français, maîtres d'eux-mêmes, demeurent impassibles, et les fusils se relèvent. Qu'ils aient fait mine de résister, que l'un d'eux ait tiré un revolver, ils étaient à leur tour masacrés par les soldats, déchiquetés par la foule ! Ils se dispersent, reviennent prudemment au consulat; l'enlèvement des corps ne se fit que plus tard, dans la nuit, et, par les soins des juifs, huit cadavres furent, à onze heures, dans les ténèbres, à la lueur des lanternes, déposés dans la cour du consulat.

Le soir même, le docteur Merle, accompagné au port par M. Neuville, au milieu d'une foule toujours hostile, partait pour Tanger, en compagnie de Mme Merle et de leurs deux petits enfants. Le lendemain, mercredi matin, il entrait dans le cabinet de M. de Saint-Aulaire, gérant de la légation en l'absence de M. Regnault, en congé. Le premier geste de M. de Saint-Aulaire, administrateur méthodique et sagace, était, tandis que M. Merle lui contait le détail des faits, de rappeler M. Maigret; le second, d'avertir le ministre des affaires étrangères. Le croiseur *Galilée*, commandé par le capitaine de frégate Ollivier, et chargé de la surveillance de Tanger, se trouvait sur rade; M. de Saint-Aulaire lui donnait l'ordre d'appareiller aussitôt, et, trois heures après, emportant M. Merle, qui eût pu demeurer à Tanger, mais qui, médecin du dispensaire français, regagnait son poste, le *Galilée* se dirigeait vers Casablanca.

Cette journée du mercredi n'avait pas été sans alarmes. M. Neuville, qui, la veille, avait exigé que le consulat, les banques, les principaux établissements européens, fussent protégés par une garde permanente, ne l'avait obtenu qu'avec peine, et à la condition que ces gardes fussent rémunérées, le pacha ne cessant de protester de l'insuffisance de ses effectifs. Ce n'était pas d'une question d'argent que pouvaient venir des difficultés : la contribution du seul consulat fut fixée, pour son propre poste, à cent francs par jour. Mais le lendemain, Si bou Bekr, ayant besoin de ses soldats, supprima la garde, et ce fut, pour les Français et les Européens réunis au consulat, l'occasion d'un redoublement de crainte.

C'est alors que la colonie française, dont la plus grande part avait passé la nuit, entassée dans un étroit espace, à la maison de France, déclara qu'elle voulait se réfugier sur les navires qui se trouvaient en rade. C'était aussi le désir de M. Neuville, inquiet de limiter le nombre des nationaux dont il avait la charge et d'assurer, à tout le moins, en cas d'attaque générale, le salut des faibles, et, dans cette pensée, il ne cessait de pousser les Français à se rendre à bord du vapeur anglais *Demetria*. La plupart s'y décident le mercredi. Mais comment acheminer à travers les rues une troupe aussi nombreuse, une majorité de femmes et d'enfants, alors que la Marine est encombrée des gens des tribus, que la porte est bloquée par eux, que les embarcations du port sont à leur merci ?

De nouveau, M. Neuville se rend auprès de Si bou Bekr. Il le trouve cette fois entouré des délégués des tribus, qui commandent et vocifèrent, et il est dès lors irrémisiblement avéré que ce pacha, loque misérable, n'est entre leurs mains autre chose qu'un jouet dont ils tiennent les ficelles. La chose est si évidente que ni les uns ni les autres ne songent même plus à la dissimuler, et ce sont ces délégués eux-mêmes, se substituant à l'autorité déchu du gouverneur, qui, sur les instances de notre agent, consentent à assurer en personne l'embarquement de nos nationaux. Mais en revanche ils stipulent nettement que les seuls Français seront autorisés par eux à s'embarquer, à l'exclusion des autres Européens, lesquels ne courent, disent-ils, aucun risque dans la ville. Constatation précieuse. Rapprochons-la de ce fait que, la veille, un Anglais, pressé par la foule, ne s'en était délivré qu'en protestant qu'il n'était point français.

Vers la fin du jour, par la grâce des seigneurs de la Chaouïa, deux cents de nos compatriotes environ se réfugièrent à bord du *Demetria*, non seulement des femmes, des enfants ou des vieillards, mais des hommes vigoureux, qu'un peu de vertu eût pu retenir à terre pour la défense de la maison de France. Les grands chefs des tribus avaient eux-mêmes veillé à leur embarquement, et, quand leur colonne eut passé la porte de la Marine celle-ci de nouveau se referma.

Le soir de ce même jour, un fait significatif se produisit. Mouley-el-Amin<sup>2</sup> l'oncle du Sultan, commandant la mehalla chargée de rétablir l'ordre dans la région, et qui, depuis assez longtemps, évoluait - sans grand succès d'ailleurs - à travers la Chaouïa, avait, au premier bruit du drame, quitté son camp, situé à quelques heures de Casablanca, et, en grande hâte, gagné la ville, à la tête de ce qu'il lui restait d'un corps d'armée mal nourri et mal payé, et qui, jour par jour, fondait entre ses mains. Bien que vieux et affaibli, il avait discerné tout de suite l'exceptionnelle gravité des événements. Ils donnaient à la France une trop légitime occasion d'intervenir pour qu'elle n'intervint pas. Peut-être prévoyait-il un règlement de comptes, sérieux cette fois. Qui payerait ? Et lui, Mouley, n'allait-il pas, de cette déplorable affaire, recueillir quelques ennuis ? Il vient donc à Casablanca, s'installe dans la maison du caïd. et, prenant en mains le gouvernement de la ville, il commence par destituer Si bou Bekr et le réduit à exécuter ses ordres. Dès lors il ne sera permis de suspecter ni sa bonne volonté ni sa bonne foi, car il n'est pas, depuis ces heures sanglantes, un instant où il ait trompé notre confiance.

Comprenant qu'il faut éviter à tout prix que le représentant de la France quitte Casablanca, il envoie, dans la soirée, son khalifa, l'intelligent et distingué Si Allal, à M. Neuville, pour lui faire savoir que, s'il s'embarque à son tour et abandonne le consulat, lui, Mouley, viendra en personne prendre la garde de la maison de France. Coup habile du rusé Marocain. Par cette communication, il enlevait à l'agent français toute possibilité d'accentuer aux yeux de l'Europe, par sa retraite, le tragique d'événements déjà assez graves, et il prétendait, par contre, attester que Casablanca ne cessait pas d'être sûre aux Français. Mais il s'adressait à un homme brave, et qui, bien loin de songer à quitter son poste, n'avait, au contraire, d'autre pensée que de soustraire ses compatriotes au péril possible, en les pressant de s'embarquer, et de demeurer à terre, entouré du seul personnel du consulat, ne risquant rien d'autre que sa vie et celle de ses collaborateurs. A Si Allal, M. Neuville répliqua vivement qu'en aucun cas il n'abandonnerait son poste; et Mouley, suivant son idée, fournit au consulat une garde qui remplaça celle que le pacha lui avait supprimée.

---

<sup>2</sup> Les documents français officiels l'appellent Mouley-Lamin. Cette simplification orthographique n'est qu'une corruption du nom de ce personnage.

## Les Consuls contre le débarquement

(1<sup>er</sup> Août)

Le *Galilée*, sous les ordres du commandant Ollivier, capitaine de frégate, et portant le docteur Merle, arrivait le jeudi matin 1<sup>er</sup> août, en rade de Casablanca.

Dans quel état trouverait-il la ville? M. Neuville, monté à bord aussitôt, dans les conditions que je vais dire, pouvait y apporter des paroles relativement rassurantes. La nuit avait été bonne. La ville, évidemment, se calmait. Les gens des tribus observaient les événements, mais ne se montraient plus impatients de les hâter. Cependant l'arrivée d'une « frégate », ainsi que disent les Marocains, ne risquait-elle point de les irriter de nouveau ? C'est ce que M. Neuville, avec sagesse, redouta, et, dès que le croiseur avait paru, il lui avait fait signaler de se tenir immobile et de n'envoyer personne à terre avant que lui-même se fût rendu à bord. En même temps, il avertissait de son dessein le gouverneur et les délégués des tribus, leur donnant l'assurance que, par cette démarche, il espérait d'éviter une intervention immédiate du vaisseau français. Puis ayant revêtu son uniforme, il se dirigea vers la Marine, accompagné, jusqu'au bateau qui le transporta, par le gouverneur et ces délégués, devenus partie de l'autorité officielle.

Entre M. Neuville et le commandant Ollivier, l'entrevue fut brève. L'officier, d'ailleurs ignorant de l'état exact de la ville, brûlait de manifester sa force; M. Neuville, encore enfiévré de deux journées et de deux nuits d'alarmes, voyait, dans une intervention armée, une sauvegarde, et il fut convenu entre ces deux hommes qui, en cet instant, se trouvèrent incarner toute la volonté et toute la pensée de la France, que le consulat français, de même que deux autres consulats, qui seraient stratégiquement choisis, recevraient aussitôt, pour la protection de la colonie européenne, des postes de matelots fournis par le *Galilée*. Cependant M. Neuville, par égard pour le corps consulaire, pria le commandant de surseoir à l'exécution de ces mesures jusqu'à ce qu'il en ait avisé ses collègues. Il les réunirait sans tarder, et, aussitôt après, un signal avertirait le *Galilée* que l'on attendait ses hommes.

L'accord ainsi établi, M. Neuville, en compagnie du docteur Merle, regagna la terre. Par précaution, deux canonnières, chargées de soldats en armes, suivirent la chaloupe qui les ramenait au rivage, afin d'intervenir, si leur débarquement était contrarié; mais ce fut une vaine précaution. Sur le port, les reçut le caïd en personne, attendant patiemment le retour du fonctionnaire qu'il avait accompagné à l'aller.

Chacun salua le consul et le docteur. Si bou Bekr les escorta. Une haie de soldats leur fit un chemin jusqu'au consulat, devant lequel ils trouvèrent une force imposante chargée de les protéger, la garde fournie par Mouley-el Amin... Ah! puisque le *Galilée*, quatre jours plus tard, tint si fort à débarquer, que ne le fit-il à ce moment, sans attendre l'approbation des consuls ! Il eût, en cette minute, vidé ses canonnières sans résistance et sans risques, et Casablanca serait encore debout !

Cette approbation du corps consulaire, que l'on escomptait, ne se produisit pas. Ici, je n'ai point de commentaire à ajouter à la claire vérité. Un document, authentique et complet, fixera cette histoire de l'affaire marocaine au point où nous sommes arrivés. On le jugera capital pour l'intelligence des événements qui suivirent, et, en dépit des interprétations officielles, accablant pour la brusque initiative qui devait être prise, à l'improviste, quatre jours après, par le commandant du *Galilée*.

Sitôt à terre, M. Neuville s'était hâté de convoquer le corps consulaire, et voici le procès-

verbal qui, après une brève discussion, fut rédigé et signé par *l'unanimité* des Consuls:

## PROCÈS-VERBAL

*Casablanca, 1<sup>er</sup> août 1907, 2 heures du soir.*

M. Neuville, attaché à la légation de France, à Tanger, gérant du consulat de France, à Casablanca, après s'être concerté avec le commandant du croiseur *Galilée*, arrivé en rade à huit heures et demie du matin, sur les mesures à prendre pour sauvegarder la vie et les intérêts des ressortissants français, a convoqué les trois consuls de carrière (M. le consul d'Angleterre, M. le gérant du consulat d'Allemagne et M. le gérant du consulat d'Espagne), et a décidé avec eux de réunir d'urgence le corps consulaire.

Celui-ci réuni au complet au consulat de France, M. Neuville a déclaré avoir décidé avec le commandant du *Galilée* de faire occuper par les marins français le consulat de France ainsi que deux autres consulats, où pourrait être réunie la colonie européenne.

*Tous les consuls à l'unanimité ont déclaré que, si des troupes françaises débarquaient en ce moment en nombre insuffisant pour occuper la ville, ce serait un massacre général des Européens<sup>3</sup>.*

Etant données ces raisons, qui semblent justifiées, le *Galilée* ne pouvant disposer que d'un petit nombre d'hommes de débarquement, et vu que le caïd a déclaré qu'il ne répondait pas des suites de ce débarquement, M. Neuville a déclaré suspendre provisoirement cette mesure.

Mais il a exigé:

1° Que le caïd ferait débarrasser la voie ferrée avant trois heures de l'après-midi.

2° Que le parcours du consulat de France au quai serait débarrassé des gens armés des tribus qui l'occupent, et qui, depuis deux jours, interdisent l'accès de la mer.

Les autres consuls ont alors demandé d'exiger du caïd que la route de leurs consulats à la Marine soit également dégagée, le tout avant trois heures.

M. Neuville a déclaré en outre que, restant au consulat avec le Dr Merle et quelques Français pour garder le corps des victimes, il se voyait obligé de faire savoir au corps consulaire et au caïd *qu'à la moindre alerte mettant en danger réel sa vie et celle de ses concitoyens*, le *Galilée*, sur un signal du consulat, prendrait les mesures nécessaires pour isoler, avec les canons du bord, le consulat de France et lui envoyer du secours.

M. Neuville a déclaré en outre au corps consulaire qu'avant cette action possible, il avertirait les autres consulats sans réunir les consuls à nouveau: c'est pourquoi il se voyait obligé de prier les autres consuls de prendre dès à présent leurs dispositions en vue de cette éventualité.

Tout ce qui précède a été notifié au caïd en présence du corps consulaire. Le caïd a déclaré accepter ces trois conditions. »

*(Ont signé tous les représentants des puissances étrangères à Casablanca.)*

Ces décisions étaient sages. Elles s'accordaient non seulement à la raison, car ce n'est pas

---

<sup>3</sup> Les passages soulignés le sont par l'auteur. N. de l'A.

avec soixante hommes que l'on tient en respect une ville, mais aussi aux instructions très nettes remises à Tanger par M. de Saint-Aulaire au *Galilée*. Celles-ci portaient que ce croiseur n'étant pas muni de forces suffisantes pour opérer un débarquement, il devrait se conduire avec la plus grande circonspection, et, dans le cas où serait menacée la vie de nos nationaux, leur fournir les moyens de se réfugier sur les vapeurs de commerce. Là se bornait la lettre de commission du ministre de France. Cependant nous verrons bientôt que, bien loin d'aider à l'embarquement des Français, le *Galilée* s'est prêté à ce que le conseil de regagner la terre fût donné à ceux qu'abritait le *Demetria*, et que, sitôt après, il a jeté sur Casablanca ses matelots d'abord, sa mitraille ensuite.

Ces résolutions pacifiques du corps consulaire n'étaient pas seulement sages; elles étaient unanimes. Les Français, comme l'Anglais, l'Allemand et l'Espagnol, les avaient signées. Tous devaient s'y tenir, car nous verrons que ne se produisit, à aucun moment, entre le 1<sup>er</sup> et le 5 août, l'éventualité prévue où une « alerte mettrait en danger réel » la vie du consul de France ou celle de ses concitoyens, et tous s'y tinrent en effet. Cette unanimité devait aussi exercer une certaine impression sur les autorités marocaines de Casablanca, et nous sommes instruits, par des documents certains, qu'elle fit sur elles un effet considérable. La démarche que voici le démontre. Le soir même à neuf heures, M. Neuville recevait une lettre officielle, bientôt suivie de la visite du caïd lui-même, empressé de lui faire connaître que la ville était déjà purgée de la plupart des hommes des tribus, et que l'opération serait définitivement achevée le lendemain.

## L'Accalmie (2-4 Août.)

Car la ville fut calme et l'ordre y rentra. Il restait sans doute neuf cadavres à venger, et, pour cette tâche, la France et l'Espagne conjointes préparaient un corps de débarquement. Mais, pour l'instant, Casablanca ne bougeait plus, et les pillards du dehors, ayant repassé les murs, rôdant aux environs, craignaient de s'y risquer de nouveau.

Observons, en cette heureuse condition, l'effet certain de l'intervention du vieux Mouley, que soutiennent à la fois la présence du *Galilée* et les énergiques décisions de l'assemblée des consuls. Puis les gens des tribus, qui voient leur coup contrarié et qui ont dû quitter la ville, hésitent, réfléchissent et sont dans cet état où la perte de la confiance enlève aux plus braves leurs moyens. Mouley persévère dans son dessein de pacification. C'est lui qui, se substituant à Si bou Bekr, a privé les tribus de leur docile instrument; c'est lui qui, à l'arrivée du *Galilée*, a exigé qu'il aille au-devant de M. Neuville et du docteur Merle et les accompagne au consulat; lui qui a placé dans les rues des postes et emploie ses soldats au rétablissement de la sécurité. Un témoin écrit, pendant ces jours de détente, que « la ville s'épure de plus en plus », que « les bandits en guenilles se font de plus en plus rares », que « des gens louches ont été arrêtés toute la journée », et il ajoute: « Ce travail d'épuration se fait depuis trois jours avec une rapidité remarquable; autant les autorités étaient inertes au commencement de l'affaire, autant aujourd'hui elles font du zèle pour assurer l'ordre dans la ville. » Ceci est daté du samedi 3 août, et ce témoin est M. Houel, correspondant de la *Dépêche marocaine*, qui s'imprime à Tanger. M. Houel vivait en permanence au consulat, au centre des nouvelles, côte à côte avec ce qu'il restait de la colonie, participant à son agitation, à ses colères, à ses espoirs, dans l'inquiétude et la fièvre. « Ce matin, écrivait-il encore, de la terrasse du consulat, nous avons pu voir dans la plaine se dérouler une petite escarmouche entre les cavaliers du Maghzen et les rebelles. Nous avons vu distinctement deux de ces derniers tomber. »

Sans doute, la vie de Casablanca fut, durant ces jours, une vie d'incertitude et d'émotion. Elle fut surtout pathétique en ceci, que l'on s'y trouvait dans l'ignorance totale de ce qui se préparait. On ne savait pas que le gouvernement, avec beaucoup de décision, venait, sur l'énergique initiative de M. Pichon, d'annoncer l'envoi immédiat d'une forte colonne, que le général Picquart l'avait organisée en vingt quatre heures, avec une promptitude et une sûreté merveilleuses, que les troupes embarquaient, que bientôt elles se dirigeraient au secours de la ville. On ignorait tout du monde, et l'on vivait chichement, les yeux fixés sur le *Galilée*, seul espoir présent et seul appui dans la tourmente. Tout de même on vivait. La plus grande partie de la colonie française s'était réfugiée, je l'ai dit, à bord du *Demetria*; mais un certain nombre, demeurés à terre, vaquaient tant bien que mal à leurs occupations, et les chefs des administrations importantes, Banque d'Etat, Compagnie algérienne, Compagnie marocaine, etc., fidèles à leurs postes, n'avaient pas interrompu leurs opérations.

Les seuls incidents de ces quatre jours furent, le 1<sup>er</sup> ou le 2 août, ce que l'on appela, dans l'exagération des premiers télégrammes, le saccage du cimetière européen, et qui se borna, je l'ai vérifié, au renversement de deux ou trois croix par quelques fanatiques, puis, le 3, le pillage de la ferme Soudan, à deux kilomètres des murs.

Pour le reste, Mouley-el-Amin faisait évidemment de son mieux. Le commandant Ollivier, du *Galilée*, descendu à terre, lui avait signifié qu'il eût à prendre toutes les mesures propres à rétablir le calme. Au consulat de France, une réunion avait eu lieu, sous la présidence de M. Neuville, à laquelle assistaient, outre l'état-major du *Galilée*, certains membres de la colonie

française et des notables marocains. Le vice-consul, M. Maigret, rappelé de Gibraltar, et arrivé en hâte le vendredi 2 août, prenant en mains la direction du consulat, avait aussitôt avec le même Mouley une longue conversation de deux heures, et exigeait de lui un engagement formel; et Mouley, de qui l'attitude était excellente et la bonne foi certaine, promettait d'assurer la sécurité en ville, mais non hors de la ville. « Ici, je puis, ajoutait-il; là, je ne puis pas: je ne promets que ce que je tiendrai. » De leur côté, des notables se rendaient successivement au consulat pour implorer la clémence des Français: c'étaient, disaient-ils, les pillards du dehors qui avaient fait tout le mal; eux-mêmes déploraient ces massacres; que la France soit généreuse; surtout qu'elle ne bombarde pas la ville; voulait-elle, en compensation, de l'argent ? Ils étaient prêts à lui remettre la rançon qu'elle exigerait. L'affaire pour eux tournait mal, ils le sentaient, et nous les voyons tremblants devant les coups qui se préparent.

Enfin, durant ces quatre jours, ni un attentat, ni un incident, ni une menace, ni un geste. Ceci est à la lettre et se trouve confirmé par tous les témoins sans en excepter un. Il est utile qu'on le retienne. Une ville hostile, certes, mais qui se prive de manifester, et semble au contraire revenir à la sagesse peu à peu.

Les Français recommencent à respirer. Vivant chez eux ou au consulat, ils sortent avec précaution, s'abstiennent de se montrer dans les rues le soir, évitent les rassemblements, mais ils sortent.

Ils n'étaient plus tout à fait abandonnés, Dix matelots du *Galilée*, commandés par l'enseigne Cosme, veillaient avec eux au consulat. Protection illusoire sans doute: qu'eussent-ils pu contre l'effort d'un peuple, si le peuple se fût soulevé ? Mais, du moins, cette dizaine de soldats aguerris seraient efficaces contre une attaque partielle et les aideraient à se défendre. Leur débarquement s'était fait, le vendredi 2 août, d'accord entre M. Maigret et le commandant Ollivier; mais M. Maigret avait si bien le souci de n'exaspérer pas les indigènes, et il sentait si justement que la vue de marins français en armes serait capable de réveiller leur irritation assoupie, qu'il avait prié le commandant Ollivier de les faire mettre à terre sans leurs armes. On avait donc emballé quinze mousquetons et mille cartouches dans des caisses qui portaient l'étiquette de « conserves », et les dix matelots, les bras ballants, comme en promenade, s'étaient rendus en se dandinant au consulat. Mais cette arrivée même ayant éveillé la défiance des Marocains, il fallut expliquer au caïd que ces matelots étaient destinés à assurer le service des signaux, et il se contenta de cette explication.

La colonie, peu à peu, reprenait confiance. Le vice-consul, qui la représentait et la dirigeait, était à ce point rassuré, que sa mère n'avait pas quitté Casablanca durant ces événements, et qu'il n'avait pas songé pour elle l'abri du *Demetria*. On commençait à plaisanter et à rire. On vivait ensemble. On attendait, sans trouble et sans impatience, ce qui allait venir, car, bien que l'on fût sans nouvelles, on ne doutait pas que quelque chose vint. Mais des maladies, de la dysenterie, se sont déclarées à bord du *Demetria*, où la misère est grande, où l'on n'est ravitaillé que par le consulat, où l'on manque d'eau. Qu'à cela ne tienne ! Il faut faire évacuer le *Demetria*. A quoi bon, du reste, retenir sur un bateau, où ils sont entassés, ces deux cents Européens, alors qu'ils peuvent sans danger rentrer en ville ? M. Maigret ira le leur dire. Auparavant, il se rend sur le *Galilée*. Son objet est de demander au commandant Ollivier de se charger de ceux des Français qui ne consentiraient pas à regagner la terre; il désirait aussi que le commandant autorise le médecin du bord, M. Brunet, à l'accompagner sur le bateau anglais, afin qu'il puisse appuyer ses propres conseils de débarquement. Le commandant y consent. Vaine entreprise, car tout le succès de M. Maigret et de M. Brunet sera de persuader quatre personnes de se rendre au consulat.

C'est le dimanche soir, à six heures, que cette démarche est faite. Nous sommes à quelques heures du second acte de la tragédie de Casablanca. Qui eût pu la prévoir, et comment s'est-elle nouée ?

## Les impatiences du « Galilée ».

Tandis que le consulat s'affermissait dans la confiance, le *Galilée*, immobile sur rade et n'apercevant de Casablanca que les blanches terrasses de ses maisons, s'aigrissait dans un état d'esprit singulier. Il était venu pour agir, il voulait agir. Que faisait-il, face à cette terre énigmatique, et que voulait-on de lui ? Que la paix, spontanément, entrât dans la ville, il n'y croyait guère, car il n'était point venu ici pour des oeuvres de paix. Une force navale allait, sans nul doute, le suivre aux eaux marocaines: fallait-il que tout le prestige de l'action, une fois de plus, couronnât les derniers venus, et que l'avant-garde fût privée du lustre escompté ? Ainsi frémissaient les officiers du *Galilée*. A qui était admis à leur bord, ils montraient avec orgueil leurs canons, les gros et les petits, ne parlaient que de débarquer et de bombarder. A l'un des visiteurs, ils désignaient, d'un vaste geste, le panorama de Casablanca, et faisaient : « Tout ça, en un clin d'oeil, nous pouvons le balayer, quand on voudra ! » On les louera de cette fièvre guerrière, qui atteste le goût de leur état. Mais quand on aura constaté leur entrain, il faudra se demander s'il s'est employé à propos.

Les faits ne sont pas toute l'histoire, et les faits mêmes s'expliquent rarement par la seule volonté et la seule raison des hommes en travail. Il est bon d'interroger les mobiles, de discerner l'inconscient, de faire la part de ce qu'il se mêle de mouvements impulsifs et réflexes dans toute résolution humaine. A cet égard, on ne comprendra rien aux événements du 5 août, si l'on ne tient pas compte de la condition psychologique de ceux qui montaient le *Galilée*.

Le *Galilée*, vieux et solide croiseur, n'avait pas quitté, depuis trois ans, la côte marocaine. Envoyé à Tanger au moment où, par ses accords avec l'Espagne et avec l'Angleterre, la France songeait à pousser activement sa partie dans l'empire chérifien, il était destiné aussi bien à protéger les intérêts et les nationaux français qu'à figurer, aux yeux des Marocains, l'énergie et la puissance françaises. Les officiers qui le conduisaient étaient arrivés là dans le temps où certaines personnes parlaient couramment, comme d'une action aisée et prochaine, de la « pénétration » du Maroc. Des esprits sincères la disaient et l'annonçaient « pacifique »; mais les habiles, clignant de l'oeil et ne s'en laissant point accroire, souriaient des protestations de ces naïfs et ne doutaient pas que le canon dût faire sa partie dans le concert de cette paix. Comment des militaires, de qui le rôle est de se battre et qui n'attendent que de la bataille leurs galons et leurs croix, résisteraient-ils à des appâts si bien parés ? Ceux du *Galilée* se persuadaient que, dans ce Maroc, quelque occasion bientôt s'offrirait à eux de se distinguer. Ils escomptaient des coups : c'est à la réserve, à la prudence, à la paix, que les contraignirent les événements et les hommes.

Leur port d'attache était Tanger. Tanger vivait calme. Mais chaque fois que quelque alarme se produisait sur un point de la côte et qu'une démonstration semblait utile à notre légation, le *Galilée* recevait un ordre de départ. Chaque fois il partait, enthousiaste et tressaillant, croyant venue l'heure miraculeuse où il brillerait enfin; et chaque fois il revint sans lustre, sa seule présence, qui appuyait efficacement les efforts, le plus souvent intelligents et énergiques, de nos consuls, suffisant à apaiser des effervescences superficielles. Successivement, il parcourut ainsi presque tous les ports marocains, et je crois même qu'il vint une première fois, l'an passé, à Casablanca. Les officiers de son bord étaient excédés du rôle de croquemitaines auquel on les réduisait. Le service leur devenait fastidieux, et qui ne les comprendra ? Si la vie à Tanger manque déjà quelque peu d'imprévu et de grâce, que penser de la vie en rade de Mazagan, de Casablanca ou de Mogador ? Et l'état d'esprit où ils se trouvaient se dénonçait, un an avant ces événements, dans ce mot que l'un d'eux confia, au retour d'une de ces expéditions manquées, à

une personne de Tanger, de qui la bonne foi m'est connue :

- Toujours on nous envoie partout, et il ne s'y passe jamais rien !... Si vous pensez que c'est amusant !... Mais je vous prie de croire que, si jamais une bonne occasion se présente...

Il n'avait point achevé sa phrase, dont la fin se devine. La « bonne occasion », n'était-ce pas cette fois Casablanca ? Neuf cadavres, on n'avait encore rien vu de pareil au Maroc. Le gouvernement allait agir, on n'en pouvait douter. Mais si le *Galilée* négligeait de se tailler sa part, est-il sûr qu'on la lui ferait ?... Mots excessifs, je le sens bien, et qui traduisent avec trop de brutalité un long énervement et de petites déceptions trop souvent répétées, mais ils expriment cependant une condition morale qui est véritable.

Le chef, le commandant Ollivier, officier intelligent, brillant, de volonté froide et un peu sèche, volontiers distant, mais de façons infiniment courtoises, résistait aux objurgations de ses subordonnés. N'ayant pas débarqué le jeudi, jour de son arrivée, comme il le pouvait et comme on l'eût compris, quelle raison avait-il de le faire le lendemain ou trois jours plus tard, alors que le liait la délibération du corps consulaire et qu'il avait reçu en personne les assurances de Mouley-el Amin, de qui le consulat lui affirmait la bonne foi ? Ne devait-il pas tenir compte de ses instructions, qui avaient tout prévu, sauf un débarquement ?

Sous quel prétexte accomplirait-il une opération qui lui était dénoncée comme périlleuse par les consuls unanimes ? De quel droit se mettrait-il, en un point aussi grave, en opposition formelle avec le consul de France, représentant à ses yeux de l'autorité civile, et responsable en somme des événements ?

Il s'était accordé avec M. Maigret sur une heureuse formule: il avait à assurer la sécurité de nos nationaux, non à exercer la répression. Et ce programme était si bien commandé par les événements, que les prescriptions de M. de Saint-Aulaire ne faisaient rien d'autre que de le paraphraser<sup>4</sup>.

Rappelons-nous que, par la garantie de la sécurité, celui-ci, aux termes des instructions rédigées par lui, n'entendait pas autre chose que l'embarquement des Français sur les vapeurs en rade. Or non seulement nul attentat ne se produisait dans la ville, mais encore cette sécurité même de nos nationaux, au sens où l'entendait le ministre de France, était désormais assurée, puisque la plupart des Français se trouvaient à bord du *Démétria*, que, seuls, demeuraient à terre, par leur propre volonté, quinze ou vingt de nos compatriotes, que leur représentant naturel, le gérant du consulat, protestait du calme de la ville. Est-ce pour protéger, contre les menaces et les périls, la colonie étrangère, que le *Galilée* mettrait à terre ses soldats ? Mais quelles menaces, quels périls ? Il le ferait donc malgré l'avis formel des truchements naturels de cette colonie, je veux dire ses consuls ? Où et quand a-t-on vu des militaires prendre des initiatives aussi graves, aussi brutales ?

Il est vraisemblable que quelques-uns de ces arguments n'échappèrent pas au commandant Ollivier, puisqu'il hésita. Ses officiers le voyaient indécis, et toute occasion leur fut bonne de renouveler contre lui l'assaut. Mais c'est en M. Maigret qu'ils rencontraient la principale résistance.

---

<sup>4</sup> Les instructions de M. de Saint-Aulaire au *Galilée* portaient.: « Le commandant du *Galilée* est invité à se concerter avec notre agent, et sans se départir de la prudence nécessaire en raison de l'insuffisance de ses moyens, à sauvegarder la vie de nos nationaux, notamment en leur donnant asile ou en protégeant, en cas de besoin, leur embarquement à bord des navires de commerce. Il devra aussi protéger les ressortissants étrangers. et, si leurs consuls lui en font la demande par l'entremise de notre agent, les recueillir dans la mesure du possible. » (Dépêche de M. de Saint-Aulaire au ministre des affaires étrangères. 31 juillet).

A son gré, celui-ci était maître de démuseler le canon et de déchaîner le tonnerre. Or, non seulement il ne songeait point à faire ce signe, mais, avec énergie, il s'agitait désespérément pour le signal contraire.

M. Maigret avait, outre sa responsabilité de gérant du consulat, quelque qualité pour exprimer une opinion. Familier de la langue arabe, il connaît bien, quoique jeune, les Marocains ; il connaît surtout les tribus de la Chaouïa, car, en service à Casablanca depuis quelques années, il a parcouru, à plusieurs reprises, la province, et fut souvent l'hôte des tribus qui aujourd'hui nous font la guerre. Quand il affirmait sa croyance à un état durable de sécurité relative, quand il annonçait qu'une intervention armée produirait l'impression contraire à celle que l'on en attendait et serait capable de réveiller les colères assoupies, quand il refusait de prêter les mains à toute opération qui, en exaspérant les indigènes, n'introduirait pas dans Casablanca des forces suffisantes pour les tenir en respect, il avait apparemment réfléchi à la responsabilité qu'il prenait ainsi, et il donnait d'ailleurs de l'énergie de sa confiance un gage émouvant : la présence de sa mère à ses côtés dans le consulat de France.

L'auteur de ce récit, dont tous les éléments furent recueillis sur place, a, jusqu'à ce jour, gardé le silence sur un des lamentables incidents de la soirée du 4. Il avait scrupule à mettre directement en cause des officiers dont les bonnes intentions et la bravoure sont hors de cause, et aussi, il faut bien le dire, par la divulgation d'un fait pénible, à faire pénétrer le public dans la cuisine de l'histoire. Mais les interprétations fantaisistes que l'on a cru pouvoir donner des événements du 5 attestent un tel mépris ou de la vérité ou de témoins dont on escompte la complaisance, qu'il n'est plus permis de rien taire des circonstances où ils se produisirent.

J'ai dit que, le dimanche soir, 4 août, à six heures, M. Maigret s'était rendu sur le *Galilée*. A peine y avait-il posé le pied, il se trouva entouré par quelques-uns des officiers du bord, qui, une fois de plus et sans perdre un instant, lui représentèrent l'urgence de faire appel à la compagnie de débarquement. Ils n'invoquaient pas le souci de la sécurité de la ville, car, sur ce point, il leur eût été malaisé de réfuter M. Maigret, pour qui témoignaient quatre jours de tranquillité; mais ils attestaient « l'honneur de la France », qui ne permettait point, à leur sens, que demeurât plus longtemps impuni le meurtre de trois Français. Par là, notons-le, car ceci est important, ils s'écartaient à la fois des instructions reçues de la légation de Tanger et de la formule où leur commandant et M. Maigret avaient enfermé la tâche du *Galilée* : assurer la sécurité, non pas exercer la répression, qui viendrait ensuite, et par d'autres moyens. M. Maigret résistait, comme il faisait depuis deux jours, et c'est alors que se produisit la scène regrettable que je crois de mon devoir de rapporter. Comme M. Maigret s'obstinait, mais courtoisement, dans son refus de déchaîner la tempête, la discussion, d'abord vive, prit bientôt un ton aigre, et l'un des officiers du *Galilée*, dans un mouvement de violence, osa dire au vice-consul de France, seul représentant, à cette heure et en ce lieu, de l'autorité gouvernementale, qu'il laissait « fouler aux pieds le drapeau de la France » .

Le vice-consul devint blême. Encore tremblant et chaud de cette sortie, il pénétra auprès du commandant Ollivier. Sa première parole fut pour se plaindre d'une si injustifiable algarade, et, dans l'émotion où l'avait jeté l'absurde accusation dont il venait d'être l'objet, il dit au commandant :

- Puisqu'on ose dire que je foule aux pieds le drapeau français, je vous fais cette proposition. Rentré à terre, ce soir même, j'adresse au pacha, par voie d'ultimatum, la sommation d'avoir à me livrer immédiatement un certain nombre, de coupables, faute de quoi vous débarquez demain. Vous aurez alors un prétexte. Le voulez-vous ?

M. Maigret, sans doute, à cette minute se montra nerveux à l'excès, et, si le commandant Ollivier eût accepté sa proposition, lui-même l'eût trouvée déraisonnable. Elle avait du moins le mérite de poser la question avec netteté. Par un tel ultimatum, la provocation se fût avérée. C'était loyal et clair. Ce que n'admettait point le consul de France, défenseur naturel des décisions prises le jeudi par l'assemblée de ses collègues, c'est qu'elles fussent violées sans raison. Ces décisions constituaient aussi une sorte de contrat bilatéral, puisqu'elles avaient été prises en présence du pacha; la France y avait mis sa signature, et M. Maigret n'admettait point que cette signature fût retirée, alors que l'autre partie avait tenu et continuait de tenir ses engagements.

Le commandant refusa de souscrire à une boutade, et, lorsque les deux hommes se quittèrent, à sept heures du soir, ils avaient renouvelé leur accord : le *Galilée* garantirait la sécurité des Français, il n'accomplirait aucun acte qui ressemblât à un acte de répression. Sur cette assurance, M. Maigret regagna la terre, tranquilisé; mais, rentrant au consulat, il se montrait encore bouleversé de la scène dont j'ai rapporté le mot essentiel.

## La nuit du 4.

La soirée se passa sans incident. Soudain, à onze heures, le signaleur en faction sur le mirador du consulat de France enregistre la dépêche suivante du commandant Ollivier au consul : au petit jour, une « escadre » mouillera devant Casablanca, et « des forces imposantes » débarqueront à cinq heures du matin; il est urgent d'avertir Mouley-el-Amin qu'au premier coup de feu tiré, la ville sera bombardée. Les mots placés entre guillemets sont textuels.

Entre sept et onze heures, quelle tempête, s'abattant sur le *Galilée*, y avait balayé les résolutions de sagesse ? Il s'y était produit ceci. Au carré des officiers, la conversation ne s'alimentait que de la visite du vice-consul, et, les langues la ressassant, la commentant, amplifiant les incidents qui l'avaient marquée, les esprits s'excitaient et s'aigrissaient à mesure. Un de ces officiers se flatta, par la suite, d'« avoir fait une sortie » au commandant.

Puis survint une nouvelle du croiseur *Du Chayla*, dont nous nous occuperons tout à l'heure. Mais surtout arriva, par le moyen des signaleurs, une communication de M. Maigret lui-même, à laquelle personne, dans l'instant, pas même lui, n'accorda une très vive attention, mais qui a pris, dans la suite, une importance imprévue, car c'est par elle que l'on a voulu expliquer la brusque résolution du commandant Ollivier, en la fondant sur un prétendu accord préalable entre lui, M. Maigret et Mouley-el-Amin, qui tous deux protestent.

Dans la soirée, le consulat de France avait reçu de Mouley une lettre, où celui-ci l'avisait que, ne s'opposant point à l'entrée dans Casablanca des marins français, il offrait les clefs de la ville et affirmait que nulle résistance ne se produirait.

A quoi répondait cette lettre ? Elle n'était pas autre chose qu'un gage nouveau, donné spontanément par Mouley, de sa bonne volonté. Sa principale appréhension était que les Français ne le tinssent en suspicion, et, prévoyant les effets de leur colère, il né négligeait pas une occasion de tenter tout au moins de limiter leur vengeance aux auteurs directs des massacres et de dégager la responsabilité du Sultan, son neveu, et du Maghzen, qu'il représentait dans la Chaouïa. Il n'était pas sans avoir recueilli les bruits qui ne cessaient de courir la ville sur l'éventualité d'un débarquement. Il pouvait d'autant moins les ignorer que cette opération militaire avait fait l'objet de la réunion des consuls, le 1<sup>er</sup> août. Et quelle plus sûre marque de sa bonne foi pouvait-il donner aux Français que de leur dire: « Si vous voulez entrer à Casablanca, c'est moi qui vous en ouvre les portes » ? C'est ce témoignage qu'il leur apportait dans la soirée du 4 août; le malheur de Casablanca a voulu que ce gage fût remis au *Galilée* quelques heures après que l'opération y avait été si chaudement débattue, et dans le moment même où une communication du *Du Chayla* allait presser les résolutions du *Galilée*.

Mais, pour l'accomplissement du fait, pour l'opportunité de l'action, de quelle valeur était le communiqué de Mouley-el-Amin ? Avait-on jamais prétendu subordonner les actes de la France au bon vouloir de ce vieux homme ? Est-ce que, bien loin de quérir ses autorisations, nos représentants, M. Neuville, M. Maigret, le commandant Ollivier lui-même, ne l'avaient pas dressé à recevoir leurs sommations et à les assister dans l'exécution de ce qu'ils jugeaient utile et juste ? L'opération décidée, se serait-on enquis des commodités de Mouley, ou bien plutôt ne l'aurait-on pas mis en demeure d'avoir à y participer, dans la mesure de ses moyens ? Enfin, argument décisif, le fait que Mouley offrait les clefs et garantissait le débarquement n'était-il pas l'évidente démonstration qu'il se savait ou se croyait maître de la ville, conséquemment que les personnes n'y seraient pas menacées, et que les marins du *Galilée* n'avaient que faire de l'occuper ?

Au surplus, en quoi cette protestation du vieux chef détruisait-elle ou modifiait-elle les

accords intervenus, deux heures plus tôt, entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire ? Ne les fortifiait-elle pas, au contraire, par l'attestation, qu'elle impliquait, de la prédominance à Casablanca des forces de l'ordre sur les troupes du désordre ? M. Maigret, en tout cas, fut si loin de juger que les communes résolutions confirmées à sept heures en pussent être influencées, qu'il se borna à transmettre, sans commentaire, au *Galilée*, le contenu de la note de Mouley.

Ce fut là son tort. Dans l'état psychologique où il savait les officiers de ce croiseur, il pouvait induire que tout ce qui serait capable de leur fournir une excuse ou un prétexte serait par eux, même avec bonne foi, amplifié, et c'est en effet ce qui se produisit. Comme rien n'interdisait de penser que la lettre de Mouley fût une invitation, ils lui décernèrent ce caractère, et, comme M. Maigret la leur transmettait sans y joindre d'avis, ils affectèrent de ne point douter qu'elle avait levé ses hésitations et qu'il se résignait à l'inévitable. Dès lors le débarquement leur apparut comme une nécessité, et qui n'admettait point de retard. J'ai retenu ce mot profond, que je tiens de la bouche la plus autorisée, et c'est, si j'ose dire, une bouche hautement officielle: « Le débarquement du 5 août est le résultat d'une autosuggestion, dont on s'est fait un devoir. » Il est vrai que la même bouche ajoutait: « Mais on ne pouvait pas désavouer le *Galilée*. »

Recevant l'avis du débarquement prochain, M. Maigret, si ferme jusqu'alors, et qui avait montré à un si haut degré la connaissance de ses responsabilités et le souci des intérêts dont il avait la garde, ne songea ni à formuler une protestation nouvelle, ni à demander des informations complémentaires, ni, au besoin, à se rendre derechef sur le *Galilée* dans la nuit. Ce fut là son nouveau tort. Il est vrai que la dépêche du commandant lui annonçait l'arrivée d'une « escadre » et de « forces imposantes ». Dès lors, il put croire qu'il s'agissait cette fois de débarquer non plus la soixantaine de matelots d'un petit croiseur, mais le contingent puissant qui allait tirer vengeance des meurtres, et c'est le moment d'examiner de près, à son tour, ce texte singulier.

En fait, il ne devait arriver sur rade, le lendemain matin, que le croiseur *Du Chayla*, et non pas au petit jour, mais à onze heures ; quant aux « forces imposantes », elles se réduisirent aux soixante-six hommes du *Galilée*. Il m'a semblé, dans le premier moment, que le commandant avait pu s'y tromper, et, dans mon désir de n'avancer aucune appréciation qui ne fût pas strictement juste, j'ai moi-même donné de son erreur l'explication suivante.

Le *Du Chayla*, envoyé le samedi à la rescousse du *Galilée*, se trouvait, le dimanche soir, à sept heures, à la hauteur du cap Spartel, qui, au nord-ouest du Maroc, termine le détroit de Gibraltar et commence l'Océan. Il entra aussitôt en communication, par la télégraphie sans fil, avec le *Galilée*, afin de lui signaler sa présence. Mais les signaux, me dit-on alors, fonctionnaient mal, on n'obtint que deux ou trois communications confuses, et l'on n'insista pas davantage, car, au même moment, une dépêche de Tanger signalait au *Du Chayla* qu'il eût à rallier immédiatement ce port, où la légation avait des instructions à lui remettre. Le *Du Chayla*, sans plus s'occuper du *Galilée*, fit route arrière. Mais celui-ci, qui savait qu'une force navale, du cap Spartel, se dirigeait vers lui, et qui ignorait qu'elle eût rebroussé chemin vers Tanger, où d'ailleurs elle ne devait demeurer que quelques instants, pouvait raisonnablement croire qu'elle comprenait une escadre de secours.

Ayant publié cette hypothèse, j'ai reçu ensuite des informations nouvelles qui la ruinent. Si les communications furent en effet confuses à bord du *Du Chayla*, elles parvinrent au contraire au *Galilée* avec une suffisante netteté, pour que ce croiseur fût informé que le *Du Chayla* ne formait qu'une extrême pointe, et que le suivait, à vingt-quatre ou quarante-huit heures, une « escadre » sérieuse, amenant, elle, des « forces imposantes ». Ce télégramme est consigné sur le livre de signaux du *Galilée*.

Admirons que s'y retrouvent les termes mêmes transmis au consulat. Il n'y manque qu'un détail, à la vérité de quelque importance, à savoir que ces forces ne devaient se montrer sur rade qu'un ou deux jours après l'arrivée du *Du Chayla*. Il est donc avéré, par ce fait, d'une part, que le télégramme du *Galilée* au consulat n'avait d'autre objet que de forcer la main à M. Maigret, d'autre part, que le *Galilée* n'ignorait plus, à cette minute, que des contingents importants étaient en route, que leur arrivée était prochaine, dès lors que la prise de possession de la ville par les troupes françaises pourrait être bientôt accomplie avec une sûreté et une ampleur telles, que cette considération eût dû suffire à faire ajourner tout projet de débarquement, même préalablement arrêté. Il en résulta, au contraire, que les desseins du *Galilée*, tout aussitôt, se fixèrent dans l'acte<sup>5</sup>.

Quoi qu'il en soit, le débarquement étant décidé, M. Maigret prit, avec une grande diligence, les mesures qu'il jugea nécessaires. D'abord, en prévision de troubles possibles, il fait chercher à leur domicile tous les Français demeurés en ville et les prie de rallier en hâte le consulat. Puis il rédige, à l'adresse du corps consulaire, une circulaire par laquelle, reprenant les termes mêmes dont il était saisi, il avise ses collègues étrangers qu'une « escadre » française devant arriver à Casablanca au jour, « des forces imposantes » seront débarquées à cinq heures du matin. Enfin il écrit à Mouley-el-Amin une lettre dont je n'ai pas le texte, mais dont voici le sens exact:

« Je t'informe qu'à cinq heures du matin une force navale très importante se trouvera à Casablanca et débarquera des soldats français. Les portes de la Marine devront être ouvertes devant eux. D'accord avec le commandant du *Galilée*, je l'avertis qu'il ne tient qu'à toi que tout se passe dans l'ordre le plus parfait et qu'aucune goutte de sang ne soit versée. Au premier coup de feu tiré sur nos soldats, nos vaisseaux bombarderont la ville. »

On observera qu'il n'est fait ici aucune allusion à la communication adressée, dans la soirée, par Mouley à M. Maigret, et transmise par ce dernier au *Galilée*, et ceci est la preuve évidente que M. Maigret n'imaginait pas que le débarquement fût une réponse à une prétendue invitation du vieux chef.

Cette lettre est portée à Mouley à quatre heures du matin. C'est donc à ce moment seulement que Mouley a connu l'opération qui se préparait. Je prie que l'on retienne ce détail. Mouley fait répondre aussitôt que les portes de la Marine seront ouvertes, que tout se passera pacifiquement.

Tandis que le vice-consul se livrait à ces soins divers, on ne dormait guère au consulat. Une centaine d'étrangers s'y trouvaient réunis, parmi lesquels je nommerai une Anglaise, Mlle Spiney, qui, en compagnie de Mme Fournier, femme du directeur de la Compagnie Marocaine, a, dans la suite, soigné les blessés, les nôtres et ceux des Marocains, avec une admirable science et un dévouement intrépide. Avec elles, se trouvaient Mme Maigret mère, qui donna aussi ses soins aux blessés, et son jeune fils. Une quinzaine de Français, à qui l'on avait distribué des fusils,

---

<sup>5</sup> Un grand débat sur l'affaire de Casablanca a eu lieu à la Chambre le 12 novembre 1907. Parmi beaucoup d'orateurs, M. Ribot, seul à avoir eu conscience de la grande faute commise à Casablanca, le 5 août, seul du moins à avoir osé en convenir, a prononcé les paroles suivantes:

« C'est un malheur que le *Galilée* ait mis tant de hâte à débarquer ces soixante héros qui ont traversé la plage. Cela nous fait plaisir toujours de voir l'héroïsme, nos coeurs français en palpitent de reconnaissance et en même temps de fierté; mais enfin il faut de la prudence, le respect des ordres qui ont été donnés. Si cet incident n'avait pas eu lieu, la ville n'aurait pas été bombardée, et vous pensiez vous-mêmes que nous pouvions débarquer sans coup férir. Ce qui est la vérité, c'est que, quand on envoie 300 hommes, personne n'ose les attaquer; nous aurions débarqué sans coup férir, fait très rapidement l'opération que vous avez jugé nécessaire, et nous aurions peut-être pu hâter notre évacuation. » (*Journal officiel*, 13 nov. 1907.)

assuraient la défense, sous la direction de l'enseigne, Robert Cosme, descendu à terre le jeudi avec les dix matelots du *Galilée*. J'ai leurs noms, que voici: le personnel du consulat, comprenant M. Maigret, M. Neuville, M. Zagury, interprète; puis le docteur Merle, dont l'énergie rayonnante et gaie donne confiance; MM. Philip, directeur de la Compagnie Paquet et vice-doyen de la colonie, Soufron, Guinard, Merlin, Peytral, fils du sénateur, venu à Casablanca comme représentant d'une maison de sucre de Marseille, et désireux d'entreprendre une exploitation agricole; Charpentier, Quet, Fournier, Houel, Bienaimé, fils de l'amiral et directeur de la succursale de la Compagnie Algérienne; Teboul Lévy, caissier de la Banque d'Etat du Maroc; Darrigues; Mercié enfin, chanteur comique, directeur du café-concert et du casino de Casablanca (!), enfant de la balle, gai, bon enfant et boute-en-train, zouave il y a six mois encore, et qui, plaisantant, faisant le coup de feu et se hissant en riant au mât du consulat, risqua dix fois sa vie avec désinvolture. Il y a gagné du reste une balle qui lui effleura le menton.

On veilla toute la nuit. Du haut du mirador, les regards enfoncés dans les ténèbres de cette nuit sans lune, on guettait, dans le mystère de la mer grondante, l'arrivée de « l'escadre... - Ne voyez-vous rien ? demandait, par instants, une voix. - Non, rien. - Si, tenez, là-bas. - Où ? Là-bas, vous voyez bien, un peu à droite du *Galilée*... - Mais non, c'est une étoile! » Et les heures semblaient infinies... - Ah! ah! fit tout à coup l'enseigne Cosme, voilà l'escadre ! » On répéta: « - L'escadre ! L'escadre ! - Où ? - Là, regardez; ce point brillant dans le brouillard de l'aube, à l'horizon. » On regardait. On n'apercevait rien. Mais comment douter des yeux d'un marin ?.. Quelqu'un cria pourtant: « - Oui, oui, je vois le point. C'est l'escadre ! »... Ce n'était rien. Pas même un vapeur de commerce, pas même le *Du Chayla*, qui ne devait se montrer qu'à onze heures.

Dans cette fièvre, le jour vint, et cinq heures approchèrent. On se tournait vers le *Galilée*. On y observait un mouvement. Trois canots s'en détachèrent, vinrent vers la côte... - Voyons, qu'est-ce ? faisait-on sur le mirador. Est-ce tout ? Va-t-on débarquer avec cela ? » Et l'enseigne Cosme expliquait: mais non, on n'allait pas débarquer avec ça; l'amiral voulait voir, préparer la venue des autres, qui étaient un peu en retard...

Dans les trois canots, il y avait soixante-six matelots, commandés par l'enseigne Ballande, qu'accompagnaient le médecin du bord, le distingué docteur Brunet, puis, on ne sait pourquoi, deux fonctionnaires civils, M. Luret et M. Berti, le premier, directeur des services de l'emprunt marocain, le second, agent des mêmes services, venu à Casablanca pour y installer le contrôle des douanes, et qui, arrivé de Tanger sur le *Galilée*, avait été un des plus ardents à pousser au débarquement.

## Le débarquement du « Galilée » (5 Août).

Je n'ignore pas qu'un récit officiel du débarquement - écrit, je pourrais dire où et quand, dicté, je pourrais dire par qui - a été publié, et j'ai plus de souci que l'on ne pourrait croire de ménager la patience de mes lecteurs. Cependant il ne sera pas inutile de préciser certains détails de ce fait désormais historique, auquel nous devons, avec le bombardement et tout le sang de Casablanca, l'inextinguible haine qui dresse contre nous les tribus de la Chaouïa.

En voyant se détacher du bord les trois canots du *Galilée*, M. Maigret envoie au devant d'eux, à la Marine, M. Zagury, afin qu'il guide les troupes jusqu'au consulat. M. Zagury part sans armes, et, dès lors, il va prendre, lui, simple interprète, de qui ce n'est pas l'affaire d'être mêlé aux bagarres guerrières, la figure d'un brave. Soixante-six matelots débarquent, et, pour que vous compreniez la scène qui va suivre, il importe que vous connaissiez les lieux. Ne songez, pour vous les représenter, à aucun des ports marchands que vous avez pu voir, mais, si vous voulez, au plus ignoré, au plus lointain, au plus inconfortable, au plus antique des petits ports bretons.

Quand on débarque à Casablanca, dans une anse extrêmement resserrée entre des rochers, on a devant soi un mur parallèle à la grève. Il faut tout aussitôt suivre ce mur à gauche, car il n'y a d'issue ni à droite ni en face. On trouve alors un plan incliné qu'il faut gravir, et, au bout de quelques pas, une grande et lourde porte à deux battants se présente à droite. Pour entrer en ville, le voyageur est donc obligé, après avoir tourné à gauche, puis longé un mur qui se trouve alors à sa droite, de faire une conversion à droite, et il est face à la porte d'entrée, située quelque peu en retrait. Ceci aidera tout à l'heure à comprendre pourquoi, au moment de la décharge des soldats du Maghzen, le gros de la troupe ne se trouvait pas dans l'axe de la porte.

Derrière cette porte, il y avait un poste de soldats. Trois soldats se trouvaient en outre au débarcadère; quelques autres montaient là garde un peu plus loin. Au moment où les canots accostent et où les matelots, l'arme au pied, se rangent sur la grève, l'un des trois soldats du débarcadère, se penchant à l'oreille de son camarade, lui dit en arabe une phrase qui signifie que ce débarquement lui paraît singulier et ne lui plaît guère. M. Zagury l'entend, la répète à M. Berti et ajoute: « Nous ferons bien de faire attention. »

La troupe s'ordonne, et l'on se met en marche. Les carabines n'étaient pas armées, c'est vrai, et l'on n'a pas manqué de mettre en valeur ce détail; mais elles étaient approvisionnées, ce qui veut dire qu'il suffisait d'un simple mouvement de la culasse pour les mettre en état de tirer instantanément. En outre, elles avaient la baïonnette au canon. Les matelots sont en rangs. Devant eux, à quelques pas, marche l'enseigne de vaisseau Ballande, encadré par M. Zagury et M. Berti<sup>6</sup>, avec le clairon Aucan. Tout à coup, au moment où tous trois arrivent devant la grande porte, elle se ferme.. Pourquoi la porte si ferme-t-elle ?... Guet-apens ? C'est bientôt dit. Mais organisé par qui ? Par Mouley-el-Amin ?... N'oublions pas qu'il n'a été averti qu'à quatre heures du matin, il y a une heure à peine; que, depuis mercredi, il ne cesse de donner des gages sérieux de sa bonne volonté; qu'il a eu, durant ces cinq jours, de bien meilleures occasions, et moins chanceuses, de massacrer des Européens; enfin qu'il n'ignore pas qu'en cas de troubles, la ville sera bombardée.

---

<sup>6</sup> Les récits officiels n'ont pas admis que M. Zagury et M. Berti fussent au même niveau que l'enseigne, et ils les plaçant en arrière. Ces deux civils, à qui il serait misérable de contester leur part de courage, marchèrent en réalité sur la même ligne que M. Ballande. Du reste, comment M. Zagury eût-il guidé la troupe, s'il s'était tenu derrière son chef ?

Pourquoi la porte a été fermée, pourquoi des coups de fusil ont été tirés ensuite, on ne le saura, si l'on tient à le savoir, qu'en retrouvant et en interrogeant ce qu'il reste des soldats du port. Mais j'ai vu arrêter un individu, du nom de El Hayani, que des témoins dignes de foi affirment avoir entendu crier aux soldats du Maghzen, au moment où les nôtres s'approchaient : « Fermez donc la porte, et tirez sur ces chiens de chrétiens ! » Si cette apostrophe est vérifiée, il est aisé de deviner ce qu'elle a pu produire, tombant sur les âmes bornées et facilement impressionnables des soldats.

L'enseigne Ballande a vu les deux panneaux de la porte qui allaient se rejoindre. La porte fermée, c'est la compagnie obligée de se rembarquer, de regagner le *Galilée*, un désastre !... Avec beaucoup de présence d'esprit et un courage dont il est juste de lui faire honneur, il s'élance, le sabre en avant, passe son bras entre les deux panneaux, donne un vigoureux coup d'épaule, repousse la porte, et, par ce geste, assure à ses hommes l'entrée de la ville. Mais en même temps un coup de feu éclate, je dis *un* coup de feu, car les témoignages, sur ce point, sont formels. Surpris, M. Ballande se retourne vers sa troupe et commande: « Chargez armes! » Alors seulement retentit une décharge générale des soldats marocains, qu'ont excités le premier coup de feu anonyme et, le dé clic métallique des armes que l'on charge. M. Ballande, qui agite son sabre en l'air pour entraîner sa troupe, reçoit dans la main une balle qui la traverse. Le sabre tombe. De la gauche, il le ramasse et le brandit de nouveau. Louons cette fermeté d'âme:

- Allons! mes enfants, en avant! crie-t-il. A la baïonnette !

- En avant, les garçons ! répète le second maître Labaste, qui se précipite vers son chef, et dont l'énergie électrise les matelots.

Tout ceci s'est passé en un instant. Ce drame rapide n'a eu pour témoins directs que M. Ballande, M. Zagury, M. Berti et le clairon Aucan, seuls devant la porte au moment de la décharge; nul matelot n'a été touché, parce, que, placée en arrière de son chef, la troupe n'avait pu atteindre encore l'axe de la porte.

Dès les premiers coups de feu, les matelots ont saisi leurs fusils et riposté. Les soldats du Maghzen, disséminés sur le port, et sans savoir de quoi il s'agissait, en ont fait autant, et maintenant c'est de tous côtés qu'est menacée la troupe. Nos marins répliquent violemment, et, tout en répliquant, s'engouffrent sous la porte, abattent, devant le bâtiment de la douane, à coups de fusil ou de baïonnette, une bonne part des soldats qui les ont assaillis. Ils couchent à terre en même temps tout ce qu'ils rencontrent, et, toujours précédés par l'enseigne Ballande, dont la voix ne se fatigue pas de les animer, guidés par M. Zagury, dont cette tragédie imprévue n'amollit pas le courage, accompagnés par M. Berti, soutenus à l'arrière par le docteur Brunet et M. Luret, ils s'engagent sur le chemin du consulat. Dès ce moment, par le massacre et la dispersion des soldats du port, ils s'étaient débarrassés du poste le plus nombreux, avaient écarté la résistance la plus sérieuse, et fait le vide derrière eux.

De la marine au consulat, il y a, je les ai mesurés, 250 mètres et quatre tournants à angles droits. Les rues qui y conduisent sont extrêmement étroites, comme dans toutes les villes arabes. Ces rues n'étaient pas, ainsi qu'on l'a dit, garnies de conjurés en embuscade car, avec leur étroitesse, leurs tournants brusques, des sacs de céréales qui y sont en tas et dont chacun eût pu être un abri, il ne serait pas, hélas ! arrivé au consulat un seul des nôtres. Il faut, pour dire ou écrire le contraire, spéculer sur l'ignorance où l'on est de la disposition des lieux.

Ne cessons pas d'avoir présentes à l'esprit ces indications précises et littérales : 250 mètres, quatre angles droits, rues étroites de ville orientale. Mais, sur le chemin, se trouvaient deux postes de soldats, placés ou renforcés dans les jours précédents par Mouley pour maintenir la sécurité

de la ville: l'un, chez un riche négociant anglais, M. Lamb; l'autre, à la prison. Entendant des détonations et des cris, ces soldats, à leur tour, chargent leurs fusils, et, au petit bonheur, tirent sur nos hommes. Avant d'être soldats, ils sont Marocains. Ils nous détestent. Aucun d'eux, pris isolément, n'eût osé se mesurer à l'un des nôtres; mais que quelqu'un se lève devant eux, que parte un coup de feu, c'est le signal, et aussitôt tout l'Islam endormi au fond de leurs obscures consciences se réveille et se dresse contre le chien de chrétien. Ce signal venait d'éclater. Il retentissait en des âmes encore agitées par l'explosion des derniers jours, et chez qui n'étaient pas épuisées les réserves de révolte. Une étincelle devait suffire à les enflammer, et voici que, dans ce petit matin, l'étincelle brillait tout à coup !

Voilà pourquoi, le long des 250 mètres qu'ils ont à parcourir, des fusils, plus bruyants que dangereux, éclatent au nez de nos matelots. Plus d'un Arabe, réveillé par le fracas, a saisi le sien et lâche incontinent son coup dans la partie, au hasard, afin que soit en repos son fanatisme. Et la contagion gagne de proche en proche.

La riposte des nôtres est plus prompte encore et plus nourrie. Sous leurs coups précis, les soldats et les indigènes tombent, et ceux qui échappent fuient devant eux épouvantés. Ils s'enivrent de poudre et de bataille. Ils marchent sur des corps frémissants. Ils se jettent sur tout ce qu'ils rencontrent: des vieillards et des innocents sont les victimes d'une tempête qu'ils n'ont pas déchaînée; on retrouvera leurs corps le lendemain. Leur chef ne cesse de les encourager et de les exciter. Le second maître Labaste, qui vient de recevoir une balle dans la poitrine, reste à la tête de sa section et continue à entraîner ses hommes. Le moment est tragique et sanglant<sup>7</sup>.

En cet état, on arrive au consulat. Trente cinq soldats du Maghzen, envoyés par Mouley, campent devant la porte depuis cinq jours. Ahuris de ce qu'ils entendent, et ne pouvant discerner ce qui se passe, à cause des tournants de la rue, ils écoutent et attendent. Au moment où la troupe débouche, M. Zagury, qui pressent un drame nouveau, se précipite au-devant d'eux et leur crie en arabe: « Allez-vous-en ! Allez-vous-en, si vous ne voulez pas mourir ! »

Peut-être obéiraient-ils à cette adjuration; mais voici, sans délai, nos matelots qui, de leurs mains frénétiques, continuent de manier des fusils brûlants et s'avancent vers eux. Les soldats rouges prennent peur, ajustent nos hommes, qui se jettent sur eux, en couchant une partie, dispersent les autres, et se trouvent enfin, maîtres du champ, devant la porte du consulat. Ils ont trois blessés: l'enseigne Ballande, le second maître Labaste, le matelot Le Guiché, atteint au bras, amputé aussitôt: heureusement pas un mort. C'est tout.

---

<sup>7</sup> A la Chambre des députés, le 12 novembre 1907, le ministre des affaires étrangères a donné lecture d'un rapport du commandant Ollivier, dont voici un passage, d'après le *Journal officiel* :

« Les balles pleuvaient de tous côtés, à l'extérieur et à l'intérieur, du sommet du mur d'enceinte, des fenêtres, des maisons, de tous les coins de rue, d'où surgit une foule de soldats et d'hommes armés barrant les rues.

« C'était le guet-apens organisé: des centaines de fusils étaient braqués sur les marins, et c'était de vive force qu'il leur fallait se frayer passage, sous peine d'être jetés à la mer et fusillés du haut des remparts.

« Mais l'élan était donné; électrisés par l'exemple de leur héroïque chef, qui, à dix mètres en avant, s'élançait, l'épée haute dans sa main gauche restée valide, écartant par sa seule approche les misérables que leur nombre ne rassurait pas, les encourageant de la voix, leur faisant exécuter en de courts arrêts, par de brefs commandements, des feux de salve bien dirigés, les hommes du détachement se précipitèrent, semant la route d'une soixantaine de cadavres ennemis, sans laisser en arrière un seul des leurs. (*Vifs applaudissements sur un grand nombre de bancs.*)

« Cette entrée, qui devait être pacifique après la parole donnée, s'est transformée, par suite de cet infâme guet-apens, en une charge à la baïonnette, marche triomphale dont l'audace a étonné nos ennemis et arraché des applaudissements et des cris d'admiration aux Français enfermés dans le consulat, où elle vint aboutir. » (*Nouveaux applaudissements.*)

L'auteur n'a rien à changer au récit qu'il vient de donner des mêmes faits.

Le consulat est barricadé. Au bruit de la fusillade, on a pris peur. En hâte, on a traîné à travers le jardin, entassé derrière la porte tout ce qui est tombé sous la main, des planches, des tables, des meubles, jusqu'au piano du consul, violemment arraché du salon et roulé là, où il demeura durant des jours. Il faut dégager la porte, l'enfoncer à demi. Cette fois, l'enseigne Ballande, entré le premier à la Marine, pénètre le dernier au consulat, quand tous ses hommes sont à l'abri. Sa main percée est dégouttante de sang. Mais eux, d'un mouvement spontané, forment la haie dans le jardin; quand leur chef y paraît à son tour, ils se découvrent, et, d'une seule bouche, crient : « Vive le lieutenant ! » Puis le second maître Labaste, épuisé, se couche à terre.

Me contant cette scène, M. Ballande pleurait, et, frémissant encore, il ajoutait : - Ah! monsieur, avec des hommes pareils, on irait au bout du monde !

## Défense, Bombardement et Pillage

(5 et 6 Août).

Quelles angoisses, durant ce temps, au consulat !

Du sommet du mirador, on avait aperçu les trois canots se diriger vers le port, mais on n'avait pu voir débarquer les matelots. Et soudain, dans la paix du jour commençant, ces crépitements de fusillade ! Une seule pensée monte aux cerveaux, un seul mot jaillit de toutes les lèvres, le mot que toujours profèrent les hommes qui, jetés d'un coup dans un péril extrême, crient d'abord à la trahison : c'est un guet-apens ! Et des imprécations éclatent sous le ciel pâle. Mais si le massacre commence à la Marine, où s'arrêtera-t-il, et qui, d'ici, sortira vivant ?... Ainsi palpitent des cœurs gonflés. Enfin, après des minutes terribles, on avait vu déboucher, à l'extrémité d'une rue, la troupe intacte des marins, poussant des fuyards. L'affaire donc était moins tragique qu'on ne le redoutait, et l'on respira.

On était convenu avec le *Galilée* de lui donner, en cas d'incident, le signal du bombardement. Bien avant que la troupe débarquât, le signal était prêt; un pavillon attendait, amarré à la drisse; un geste, et il pouvait être, en un clin d'oeil, hissé. Le premier coup de fusil de la Marine n'était pas arrivé aux oreilles des vedettes du mirador, que déjà le drapeau d'alarme, d'un mouvement presque automatique, flottait au sommet de son mât. On escomptait, dans la seconde même, l'effet du premier coup de canon. Mais le *Galilée* ne se hâtait point. Tous les regards, toutes les lunettes étaient sur lui, qui continuait de se taire. On trépignait, on l'apostrophait :

- Mais tirez donc, nom de Dieu ! criait un Français, connu cependant pour sa modération et son calme courage.

Vingt minutes passèrent ainsi. On oubliait que c'était l'intervalle sagement fixé par le commandant Ollivier, afin que la troupe de débarquement eût le temps d'arriver au consulat...

La maison de France, sous la direction de l'enseigne Cosme, est mise en état de défense, et à chacun l'on assigne un poste de combat, car voici maintenant que des coups de feu commencent à partir des terrasses. La malheureuse affaire de ce matin si fortuite et accidentelle qu'elle apparaisse en réalité, a été, pour ces Marocains hésitants, indécis, inquiets, le signal dont je parlais tout à l'heure. Chacun spontanément a pris son fusil et ne résiste à la volupté d'envoyer une ou deux balles dans la direction du consulat, qu'il n'atteint pas, car il vise mal, et, par bonheur, pour les nôtres, la très grande part de cette artillerie fut perdue: j'ai eu, en effet, la curiosité de relever sur les murs du consulat les rares traces de balles, et je parle en connaissance de cause.

De notre côté, on riposte avec ardeur. Du haut de la terrasse et du mirador, on balaye les terrasses voisines et l'on fait des feux plongeants dans les rues. Une fièvre de combat agite tant de guerriers, matelots ou volontaires. A titre d'indication psychologique, voici deux phrases, qui prennent leur valeur de ce qu'elles furent écrites dans la bataille par un acteur : « La moindre silhouette apparue, écrit M. Houel, jeune homme paisible, à la *Dépêche Marocaine*, est criblée de balles. Une rage de mort s'empare de nous... J'ai les genoux brisés, les mains et la figure noires, je suis couvert de plâtre et de poussière; mais, comme une brute, je cherche à découvrir une tête, une poitrine, pour m'en faire une cible. » (V. la *Dépêche Marocaine*, 8 août.)

Le bombardement, pendant ce temps, couvre la blanche ville de fer et de feu. Le fort marocain, où d'antiques canons, au bord de la mer, allongent leurs gueules vétustes, est détruit,

ses pièces bousculées et renversées, ses murailles effondrées et crevées, son drapeau abattu. Des maisons sont éventrées. Les murs de plâtre, en s'écroulant, font lever des gerbes immenses de poussière. Aux quatre coins de la ville, les obus éclatent dans un roulement sec. Et soudain, de la fumée au loin tourbillonne: c'est l'incendie qui se déclare. Les Arabes fuient leurs logis. Beaucoup pense se mettre à l'abri à l'ouest de la ville, dans l'espace circonscrit par la nouvelle enceinte; mais le canon, les y poursuivant, contraint de fuir encore ceux qu'il n'atteint pas...

Depuis trois heures durait la fusillade, lorsque, vers huit heures et demie, au-dessus d'une terrasse prochaine, on voit surgir un drapeau blanc qu'une main cachée agite de droite à gauche. Une tête se montre, qui disparaît aussitôt, puis se dresse de nouveau, s'effondre au même instant, et renouvelle plusieurs fois cette gymnastique, tandis que le drapeau continue son mouvement alternatif. On cesse le feu, et l'homme, rassuré, descendu de sa terrasse, se présente à la porte du consulat.

C'est un *mkhazani*, sorte de planton du Maghzen. En tremblant, il tend à M. Maigret une lettre du consul d'Angleterre, qui, ayant reçu de Mouley-el-Amin une demande d'intervention auprès du consulat français, se bornait à transmettre la requête à celui-ci. M. Maigret s'assied à son bureau et commence une réponse à Mouley. Il n'acceptera aucune conversation par lettres, ne se prêtera à aucun pourparler par l'intermédiaire d'un tiers, tant qu'il n'aura pas vu au consulat Mouley lui-même, le caïd Si bou Bekr et le chérif.

Il en était là, lorsque s'ouvrit la porte du jardin, et parut en personne, affalé sur sa mule, la figure décomposée, les chairs ballantes, Mouley-el-Amin, oncle du Sultan, que suivaient Si bou Bekr et l'élégant Si Allal, son khalifa. Le vieillard, péniblement, glisse de sa mule, et, gesticulant, l'oeil hagard, ne sait que répéter en gémissant : « Je n'y suis pour rien ! Je n'y suis pour rien ! Quel affreux malheur ! » Il ajoute qu'il ne se doute pas de ce qui a pu se passer, que les coupables seront châtiés, mais que, pour l'instant, la populace est maîtresse de la ville, qu'il n'est plus obéi, que sa propre sécurité est compromise, et, finalement, il prie M. Maigret de lui permettre de se réfugier à bord du *Galilée*. M. Maigret s'y refuse. Dans le présent désordre, Mouley est le seul à incarner une autorité, si fragile quelle apparaisse, et il veut la tenir en mains. « Donne-moi au moins une garde de soldats. » implore le vieux seigneur. Mais on n'a pas assez d'hommes pour défendre même les Européens !

La matinée avançait. Au loin, venant de Tanger, le *Du Chayla*, pressé par les objurgations télégraphiques du *Galilée*, forçait sa vapeur. Sur rade à onze heures, il débarque aussitôt, sous la conduite du lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars, de qui la froide bravoure s'employa brillamment dans les deux jours qui suivirent, soixante-quinze matelots, avec les enseignes de Gailhard-Bancel et de Teyssier, mais il les débarque sur les rochers, sous la protection des canons des croiseurs et des petites pièces de 37 portées par les embarcations, et ils entrent en ville par les fenêtres du consulat de Portugal, par celles du docteur Merle et celles de M. Maigret, qui sont voisines, en franchissant le mur d'enceinte, tandis que les couvre, sur les terrasses, une section du *Galilée*, sous les ordres de l'enseigne Cosme.

Dans l'après-midi, vers trois heures, arrive à son tour le croiseur espagnol *Alvaro de Bazan*, qui met à terre, par le même chemin, vingt hommes; mais, pour se rendre au consulat d'Espagne, il leur faut une escorte, que commande l'enseigne Cosme, à la tête de vingt de nos matelots. Ce détail est authentique.

Dès lors, les Européens peuvent respirer. La défense de la ville est assumée par le brillant et énergique commandant Mangin, qui ne cessera plus de donner à Casablanca les marques de son zèle intelligent, et qui, arrivé de Tanger sur le *Du Chayla*, a reçu aussitôt du commandant Ollivier

la direction de la défense.

Sans tarder, le commandant Mangin assure aux différents points menacés une protection efficace. La ville est aux mains des pillards. Les coups de feu ont été pour eux le signal dont ils commençaient à désespérer, et leurs troupes se sont ruées vers Casablanca, envahie, d'une seule poussée, par toutes ses portes. C'est vers la maison de France qu'ils ont essayé d'abord de se diriger. On a lu les noms de ceux de nos compatriotes qui y sont enfermés; une centaine d'étrangers s'y abritent avec eux.

Là est le noeud du drame. C'est notre consulat que l'on guette, mais il peut se défendre: il dispose à présent de cent cinquante fusils, il a un canon. Il commande le consulat d'Autriche-Hongrie, où s'est réfugié le personnel du consulat d'Allemagne, et le consulat de Portugal, ses voisins. Ce dernier reçoit un détachement de vingt-cinq matelots du *Du Chayla*, dont la compagnie de débarquement est, dans la journée même, portée, par un renfort, à cent six hommes. En même temps, ce croiseur débarque deux canons de 65. Le consulat d'Autriche, enserré entre les consulats de France et de Portugal, se trouve protégé par eux, et, du même coup, est assurée la liberté des communications avec la mer.

Les autres consulats sont visés, eux aussi, mais plus mollement sauf l'espagnol et l'anglais, qui ont fort à faire. L'allemand, l'italien, le brésilien ont été évacués. En somme, les trois points stratégiques de la défense sont les consulats de France, d'Espagne et d'Angleterre. On les réunit par des signaux et l'on y place des garnisons: douze matelots, sous la conduite de l'enseigne de Teyssier (*Du Chayla*), forment la garde de l'anglais; elle sera, le lendemain, portée à trente hommes, et, le surlendemain, renforcée par un canon de 65. L'espagnol a les vingt matelots de *l'Alvaro de Bazan*. Le lendemain aussi, sur la demande de l'officier qui les commande, on y détachera douze hommes du *Du Chayla*. Le soir, on enverra également douze marins au consulat de Suède, voisin, comme l'autrichien, du consulat de France.

Toute la journée, on tire. Ce n'est plus la fusillade du matin, mais des feux intermittents. Le consulat n'est point assiégé; ses défenseurs s'entendent à couvrir ses approches, et, depuis neuf heures du matin, on n'a plus entendu aux alentours que des coups de feu isolés. Parfois un coup de fusil éclate sur une terrasse, auquel on riposte sans délai. La nuit vient. Cette nuit complice est noire, et les Marocains la souhaiteraient fructueuse. Les sentinelles rentrent dans les maisons, et les portes sont barricadées. Une fusillade retentit du côté du consulat de Suède. Mais voici, dans les ténèbres, le jaillissement soudain des projecteurs du *Galilée*, qui montrent sur la plage, hors de la ville, des troupes d'indigènes, bientôt dispersées par le feu des canons.

Enfin l'on a quelque repos. La bataille souffle. Par moments, un coup de canon venu de la mer, un coup de fusil des terrasses, déchirent le silence. Le *Galilée*, le *Du Chayla* ne cessent de cingler la terre de leurs vastes fouets de lumière; mais au sud de la ville, une grande lueur écarlate monte, s'étale et gronde, comme un monstre vivant : les flammes du Mellah, qui achèvent l'oeuvre des obus et des pillards.

Le mardi matin, le soleil se lève sur un jour où chacun semble se recueillir. Les fureurs de la veille se calment. La ville du reste, autour du quartier européen, est comme vidée. Le commandant Mangin organise des patrouilles qui parcourent des rues désertes et dévastées, et, à chaque pas, doivent se détourner d'affreux cadavres. L'une d'elles ramène une demi-douzaine d'Européens, Français, Italiens, Espagnols, et des familles juives, assiégés dans leurs logis. Une autre visite les établissements principaux. Un va-et-vient assure les communications.

Une pièce de canon a été installée sur la terrasse du consulat de France, une autre sur celle du portugais. Des troupes de cavaliers, qui, de la campagne, se dirigent vers la ville, sont arrêtées

par le feu de nos croiseurs et obligées de rebrousser chemin. Non sans en référer à Mouley-el-Amin, qui d'emblée y acquiesce, on braque le canon du consulat sur le minaret de la mosquée, devenu le refuge des tireurs marocains, et, après quelques coups, le minaret découronné se décide, dans la douleur de son prestige humilié, à garder le silence. Dans l'après-midi, du renfort survient, avec le croiseur *Forbin*, qui envoie à terre quarante-quatre hommes; ainsi est accrue la petite garnison de Casablanca, en même temps que ce contingent nouveau permet aux défenseurs de prendre quelque repos.

Mais l'incident le plus caractéristique de la journée est la démarche imprévue de Mouley auprès du commandant Mangin. Non plus que les Européens, l'oncle du Père des Croyants n'est à l'abri des entreprises des gens des tribus, car l'affaire de Casablanca prend désormais son caractère véritable, qui est celui d'une invasion de malfaiteurs. Peu leur importe la religion ou la couleur: à cette heure, le Marocain riche a pour eux plus de prix que quelque roudi besogneux ou ce juif famélique, et Mouley sait que ni sa parenté ni son rang ne le protégeront contre l'avidité brutale de bêtes enivrées de libre pillage. Du reste, ses craintes ne sont point chimériques. Les Mediouna et leurs frères de la Chaouïa - qui devaient, huit jours plus tard, s'entre-dévoiler pour le partage des dépouilles - connaissent sa présence et ses efforts de médiateur malheureux, et l'un de leurs premiers soins a été de tenter de le neutraliser par la menace.

Bien que sa demeure, située sur le chemin du consulat de France à celui d'Espagne, se trouve dans la zone de surveillance que parcourent les patrouilles, il craint quelque surprise nocturne, et, comme il possède des armes et des munitions - celles qu'il a apportées et celles que M. Neuville, le 30 juillet, a contraint Si bou Bekr de retirer de la douane - il appréhende que le pillage de ces munitions, en fortifiant les tribus, ne permette aux Français de le suspecter de complaisance. Aussi, par l'intermédiaire de Si Allal, qui, d'ailleurs, depuis la veille et par son ordre, s'est mis à l'entière discrétion du commandant Mangin et collabore avec lui aux mesures de sécurité, il fait prier ce dernier d'en prendre aussitôt possession. Ce fut l'enseigne Cosme que l'on chargea d'aller les recevoir, et c'est ainsi qu'il ramena au consulat une trentaine de fusils et vingt-cinq mille cartouches. Bien plus, la volonté de marquer fortement sa bonne foi fut telle chez Mouley, qu'après avoir fait cette remise spontanée, il demanda, le soir, pour sa propre garde, cinq fusils et des cartouches, promettant de les restituer au matin. ce qu'il fit en effet.

Tandis qu'autour des consulats, dans la ville européenne, on continuait de tirailler à l'aventure, sans méthode, sans ordre et sans continuité, le vrai drame, le drame profond de la barbarie et du sang, était ailleurs. Il était dans les profondeurs de la ville, livrée à de terribles hordes de bandits, et soudain vidée de toute sa vie frémissante et multiple. C'est l'heure de se rappeler, si l'on y consent, ce que j'ai, au début, exposé des causes de l'affaire de Casablanca. Le prétexte qui, de l'intérieur, poussait vers la ville les avides tribus de la Chaouïa, c'était bien la haine de l'étranger, attisée par des meneurs dont elle pouvait servir l'intérêt ou l'ambition; mais au fond de ces âmes barbares, l'appât d'une cité riche évoque des réalités plus saisissantes qu'une passion patriotique ou ethnique, et c'est un sombre appétit de pillage qui, au cri de « Guerre aux Français ! » les jetait contre ses murs.

Ce que fut ce pillage, quel témoin capable de le rapporter se lèvera pour nous le dire ? Nous n'en connaissons que les effets. Voyez cette ville dévastée, triste, vide de ses habitants et de tout ce qu'elle posséda de biens; ces rues encombrées de paille, de sacs éventrés, de caisses, de bouteilles brisées, de coffres de fer crevés, de planches, de boîtes, de papiers, d'oripeaux, de chiens morts, de toute la défroque multiple et sinistre des maisons saccagées; ces boutiques dont on a enfoncé, mutilé, percé jusqu'à leurs murs dénudés; ces habitations où rien n'est plus, pas même une natte de jonc. Parcourez ces quartiers tortueux où, parmi les cendres chaudes encore et

qui fument, vous ne trouverez pas une maison que l'incendie n'ait détruite, pas une muraille que la flamme n'ait crevassée et noircie. Aspirez l'âcre et tiède odeur de pourriture, de charogne et de cendre, qui enveloppe cette grande ville de trente mille habitants d'une atmosphère de sang et de mort. Ecoutez cet homme, qui vous dit que toute sa famille a disparu, qu'il ne sait où elle a été emmenée; cet autre, qu'il vient de découvrir le cadavre de son père égorgé; cet autre encore, que sa fille a été, sous ses yeux, violée et il a compté combien de fois; celui-là, qui, revenant de Taddert, vous conte qu'il a été vendu comme esclave, qu'il allait être traîné dans une lointaine tribu, qu'il s'est enfui par un miracle, et qui ajoute qu'il était riche, qu'il avait deux femmes, des enfants, qu'il est seul désormais, que sa maison pillée est sans portes... Errez à travers Casablanca, ouvrez vos yeux et vos oreilles: vous n'y verrez que des tableaux de meurtre et de sang, vous n'y entendrez que des plaintes d'agonie, et, si vous êtes doué de quelque imagination, vous oublierez où vous vous trouvez, vous penserez avoir l'effroyable et monstrueuse vision de quelque Bagdad dévastée par quelque Tamerlan, une oeuvre splendide et parfaite de la férocité humaine... Ah! *Galilée! Galilée...*

## La Délivrance.

L'orgie dura deux jours. Combien de cadavres ? Cinq cents, mille, davantage<sup>8</sup> ?... Personne ne sait.

Au premier bruit de la tragédie, les gens du dehors, jusqu'à ce moment hésitant encore et pesant leurs chances, mais soudain libérés de leurs appréhensions par le tonnerre du *Galilée*, s'étaient rués sur la ville, et, tandis qu'une fraction d'idéalistes perdaient leur temps à s'escrimer contre les chrétiens, les autres, en appétit de réalités, entreprenaient, rue par rue, maison par maison, sans distinguer entre les juifs, les Arabes et les Roumis, le pillage systématique de Casablanca.

Le troisième jour la ville était vide d'êtres et de choses ; plus rien ne restait à voler, à violer, à emporter, à tuer; ils songèrent alors aux chrétiens, et la matinée de mercredi fut dure aux nôtres.

Dès le petit jour, une fusillade nourrie était dirigée contre les consulats. Le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars, à la tête d'une forte reconnaissance chargée de dégager la ville le plus loin possible vers le sud, est accueilli, à trois cents mètres du consulat de France, par une troupe si nombreuse et si ardente, que, voulant éviter des pertes, il est obligé de se replier, mais il le fait sans hâte, face à l'ennemi. Il se rend alors au consulat d'Espagne, menacé lui aussi, et nettoie ses abords, puis au consulat d'Angleterre, si fortement serré de près que le consul avait déjà brûlé son chiffre, et que l'enseigne de Teyssier, à la tête de son poste, avait dû faire deux sorties à la baïonnette. Enfin, ayant, aux applaudissements des Espagnols, qui criaient: « Vive la France ! » hissé un canon sur la terrasse de l'Hôtel de France, qui domine le consulat d'Espagne, il rentre enfin au consulat de France, quartier général de la défense, ayant accompli avec un admirable sang-froid la sortie la plus périlleuse et la plus dure que les troupes françaises aient faite en ces deux jours.

On s'alarmait pourtant de cette recrudescence d'hostilité. Bien que l'on fit bonne contenance, de nouveau l'on s'inquiétait, et l'on se demandait si l'on pourrait tenir et combien de temps, lorsque parut enfin, dans la matinée, sur l'horizon de la mer, l'escadre qui amenait, avec le consul M. Malpertuy, les troupes du général Drude.

A une heure, sous la protection d'une section du *Galilée* qui occupait le mur d'enceinte, les chaloupes jetèrent sur le rivage les premiers tirailleurs, et, dès cette minute, tout fut dit. La colonie européenne avait fini de craindre. Elle aurait encore à souffrir quelques jours de la disette; mais qu'était-ce auprès des périls qu'elle avait connus ! Elle était sauvée désormais.

A peine une compagnie fut-elle à terre, le général et le consul débarquèrent à leur tour. Le consul se rendit incontinent à la maison de France, transformée en forteresse et en ambulance<sup>9</sup>. Le général fit occuper, d'abord, la porte de la Marine, puis successivement toutes les portes de la ville.

Mais, sans attendre que toutes ses troupes fussent à terre, ni qu'elles eussent pris possession de Casablanca, sans même se faire précéder d'une section, le général Drude, à pied, accompagné

---

<sup>8</sup> Nos pertes, du 5 au 7, furent de deux marins tués et de dix-neuf blessés, dont trois officiers.

<sup>9</sup> Dès son arrivée, M. Malpertuy reçut de Mouley la lettre que voici :

« Je me suis réjoui de votre heureuse arrivée dans cette ville. J'en ai ressenti une grande satisfaction: grâce à Dieu, vous vous trouvez sain et sauf. Je vous demande l'aman pour tout ce qu'il reste en ville de gens paisibles et sensés; quant aux fauteurs de troubles, ne les épargnez pas, et que Dieu vous aide contre les rebelles.

« Je vous demande aussi de m'envoyer un renfort pour m'amener mes enfants, ma famille, mes biens et mes bêtes, afin qu'ils arrivent auprès de moi en sécurité, car ils sont, comme moi, sous votre protection. »

de son seul état-major, et conduit par le vaillant commandant Mangin, à qui revenait l'honneur de lui remettre une ville libre, se jeta à travers les rues de cette Casablanca où il pénétrait pour la première fois, où un fusil pouvait guetter derrière chaque fenêtre, et, d'un pas alerte, il en fit le tour. Avec lui marchaient: son chef d'état-major, le capitaine Tesson; ses aides de camp, les lieutenants de Kervanoël et Leduc; le lieutenant de vaisseau Le Vay, l'intrépide explorateur du Laos, âme hardie et coeur chaud ; le capitaine Huot, chef du service des renseignements; le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars et le lieutenant-interprète Raymond.

Cette reconnaissance était périlleuse. Mais les pillards, à la vue des troupes, avaient disparu. Casablanca, blanche, morne et fumante, n'était plus habitée que par la Mort.

*CASABLANCA*, août 1907.

---